VOLUME VI. WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 30 OCTOBRE 1918 NUMERO 25

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PU[illegible] LTD.
619 Ave McDer[illegible]
Téléphones - - Garry 4264-4265

Lettre Pontificale

A NOTRE CHER FILS LOUIS-NAZAIRE BEGIN
CARDINAL PRETRE DE LA SAINTE EGLISE ROMAINE
ARCHEVEQUE DE QUEBEC
ET A NOS VENERABLES FRERES
LES ARCHEVEQUES ET EVEQUES DU CANADA

BENOIT XV PAPE

Notre Cher Fils, Vénérables Frères

SALUT ET BENEDICTION APOSTOLIQUE.

Par Nos Lettres Apostoliques **Commisso divinitus,** que Nous vous adressâmes le 8 septembre 1916, Nous Nous efforcions d'exhorter le clergé et le peuple catholique de votre pays à se désister des luttes et des rivalités provenant soit de questions de races soit de la diversité du langage, et en même temps Nous recommandions qu'au cas où, pour ces motifs, il surviendrait à l'avenir des discussions, elles fussent terminées en sauvegardant la charité, comme il convient aux "saints", **qui ont à coeur de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix.**

Notre exhortation, grâce à Dieu, n'a pas été vaine, et Nous Nous en félicitons: elle en fut reçue par l'ensemble des fidèles, non seulement avec le respect et la déférence voulus, mais encore avec un joyeux empressement, au point de faire espérer que la tranquillité et la concorde règneraient dorénavant parmi les catholiques du Canada.

Cependant, au bout de quelque temps, il survint des incidents fâcheux, qui tout en ne paraissant pas attribuables à la malignité de qui que ce soit, ne laissèrent pas cependant de troubler ce commencement de pacification, et de jeter dans les esprits de nouvelles semences de discorde. Il s'en suivit que de part et d'autre on recourut à Nous et on fit appel à Notre décision pour ramener la concorde.

Il s'agit, en fait, de la loi scolaire promulguée dès l'année 1913 par le gouvernement de l'Ontario, pour les écoles bilingues Anglo-françaises. Cette loi, d'aucuns la traitèrent d'injuste, et crurent devoir l'attaquer de toutes leurs forces; **d'autres**, par contre, estimèrent qu'elle ne devait, ni être jugée si sévèrement, ni combattue avec tant d'acharnement. La diversité des opinions amena la séparation des esprits.

La question tout entière ayant été déférée à Notre jugement, Nous l'avons examinée avec le plus grand soin, eu égard à son importance, et Nous l'avons fait étudier par les Emes Cardinaux de la S. C. Consistoriale. C'est pourquoi, tout étant bien considéré, voici ce que nous avons jugé devoir décider et décidons:

Les Franco-Canadiens peuvent, sans manquer à la justice, demander au Gouvernement des déclarations opportunes, touchant la dite loi scolaire; ils peuvent également désirer et chercher à obtenir certaines concessions plus amples. De ce nombre serait assurément: que les inspecteurs pour les écoles **séparées** soient des **catholiques**; que pendant les premières années où les enfants fréquentent l'école au moins pour quelques matières de classe, surtout et de préférence au reste dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, l'usage de la langue maternelle soit concédé; qu'il soit permis aux catholiques d'établir des écoles **normales** pour la formation des maîtres. Cependant ces avantages et d'autres encore qui pourraient être utiles, ne doivent pas être demandés et réclamés par les catholiques avec la moindre apparence de révolte, ni en recourant à des procédés violents ou illégitimes, mais pacifiquement et avec modération, en employant tous les moyens d'action que la loi et les usages légitimes concèdent aux citoyens pour réaliser les améliorations auxquelles ils estiment avoir droit. Ce que Nous venons de dire, Nous l'affirmons dans la question présente en toute assurance et liberté; car la suprême autorité civile elle-même a reconnu et avoué que la loi scolaire édictée par le Gouvernement de l'Ontario n'était pas exempte d'une certaine obscurité et qu'il n'était pas facile de déterminer quelles peuvent en être les limites.

Ainsi donc, en se renfermant dans ces bornes et ces procédés, les Franco-Canadiens seront libres de réclamer pour la loi scolaire les interprétations ou même les mutations qu'ils souhaitent. Que personne toutefois, à l'avenir, en cette matière qui est du ressort de tous les catholiques, ne se permette d'aller devant les tribunaux civils et d'engager des procès, à l'insu et sans l'approbation de son Evêque, lequel, en des questions de ce genre, ne décidera rien qu'après s'être consulté avec les autres Prélats, qui y sont plus particulièrement intéressés.

Et maintenant, c'est à tous Nos frères de l'Episcopat Canadien, que Nous voulons Nous adresser et renouveler de tout coeur et du plus profond de Notre âme l'exhortation que Nous leur faisions, il y a deux ans; à savoir qu'ils ne soient qu'un coeur et qu'une âme, qu'il n'y ait pas entre eux de scission, ni au point de vue des races ni au point de vue du langage. C'est en effet un seul et même Esprit, qui les a établis pour gouverner l'Eglise, à savoir un Esprit d'unité et de paix.

C'est aussi assurément, Vénérables Frères, qu'étant les modèles du troupeau par une vertu sincère, vous aurez plus d'autorité et d'efficacité pour prescrire à vos prêtres (comme Nous vous ordonnons de le faire) qu'ils gardent la concorde entre eux et qu'ils s'efforcent, par la parole et par l'exemple, de la faire garder à leurs fidèles. A cette fin Nous aimons à réitérer tant et plus la recommandation faite dans nos précédentes Lettres Apostoliques: **que tous les prêtres s'appliquent à posséder la connaissance et la pratique de l'une et l'autre langue, anglaise et française, et qu'écartant toute susceptibilité, ils se servent tantôt de l'une tantôt de l'autre, selon les besoins des fidèles.**

Enfin que tous les catholiques se le rappellent: ils ne peuvent et ne doivent avoir rien plus à coeur que de garder la charité les uns envers les autres, car c'est par là qu'ils se montreront les disciples du Christ. **In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si caritatem habueritis ad invincem** (1). Et s'il est des circonstances où l'on doit surtout s'y conformer, c'est assurément quand des causes de dissensions proviennent de la divergence des opinions ou de l'opposition des intérêts. Nous voulons que des avertissements sévères soient donnés à quiconque, parmi le clergé ou les fidèles, à l'encontre de la doctrine évangélique et de Nos prescriptions, oserait à l'avenir nourrir ou exciter les animosités qui ont divisé les Canadiens jusqu'à ce jour. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'un refusait d'obéir, les Evêques ne devront pas hésiter, avant que le mal s'aggrave, d'en référer au Siège Apostolique.

Comme gage des dons célestes et témoignage de Notre particulière bienveillance, à Vous, Notre cher fils, et à Vous, Vénérables frères, ainsi qu'aux fidèles confiés à Vos soins, Nous accordons de tout coeur la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome près Saint Pierre, le 7 juin, en la fête du Sacré-Coeur de Jésus, 1918, de Notre Pontificat la quatrième année.

BENOIT XV, PAPE.

(1) Jean XIII, 35.

MERVEILLEUX

—Merveilleux.... quoi?
—Mais le succès du **Patriote de l'Ouest**!
—A propos de quoi?

—Dans sa campagne de recrutement d'abonnés nouveaux par le moyen d'abonnements payés par ses lecteurs ordinaires aux parents et amis de la province de Québec surtout, et d'ailleurs aussi. Il fait d'une pierre deux coups, et en se favorisant, il favorise une campagne de colonisation, seule solution possible d'un état de choses que tous connaissent.

—Et puis vous dites merveilleux; mais où est donc la merveille?

—Oh! j'oubliais; imaginez que dans une seule semaine le **Patriote** a reçu le paiement, argent comptant, de 522 abonnements.

—Cinq cents vingt-deux!!! Vrai, êtes-vous sérieux!

—En doutez-vous, ouvrez le dernier **Patriote,** lisez et comptez; il ne faut pas être fort en arithmétique pour arriver au résultat. Ce sont 522 abonnements bien comptés.

—En effet, c'est magnifique!!

—Magnifique, je crois bien, ces gens de la Saskatchewan, ça se remue. Je connais un endroit où il a fallu une campagne de trois mois et pas mal d'efforts pour atteindre la moitié de la première liste du **Patriote.** Il est vrai que tout le monde n'a pas le même talent: puis, pour dire toute la vérité, on est peut-être plus éveillé ailleurs sur les besoins réels des groupes français de l'Ouest. Les dures réalités ont fait certaines gens un peu pessimistes; aussi quand le **Patriote** a lancé sa campagne, ces gens croyaient bien que le bon **Patriote** suerait sang et eau pour arriver au résultat qu'il a atteint du premier coup.

—Etes-vous jaloux?

—Non... Pourtant, pour être franc, je dois dire que je le suis un peu; pas au point cependant de souhaiter de voir le vaillant **Patriote** privé du fruit de son intelligente initiative. Oh! que non!

—Mais ne pourriez-vous pas faire de même?

—Mais déjà!

—Puis?

Puis... bien... savez-vous que je vous trouve un peu inquisiteur.

—Mais y a-t-il inconvénient à l'être?

—Votre question montre un peu de naïveté, et il serait cruel de vous faire toucher trop tôt aux dures réalités que réserve la sphère du patriotisme pratique en certains endroits. Je vous laisse donc à deviner ce que pourrait être ma réponse, et je vous dis au revoir, en me réservant de lire une seconde fois la belle liste du **Patriote,** pour mon encouragement et ma consolation.

JACQUES BLONVILLE.

ACTE OFFICIEL

Son Honneur le lieutenant-gouverneur de Manitoba vient de lancer une proclamation portée déjà à la connaissance de nos lecteurs par la presse quotidienne. Nous serions heureux d'en donner le texte dans la Liberté, mais, comme il n'existe pas de texte officiel, en français — bien que le français soit langue officielle au Manitoba — on comprendra facilement l'absence de texte de nos colonnes.

Son Honneur demande au public manitobain une minute de prière, chaque jour, à l'heure de midi, du 28 octobre au 3 novembre.

On ne pouvait pas faire la part du Tout-Puissant beaucoup plus petite. C'est peut-être peu, penseront quelques-uns, pour Celui qui nous donne chaque jour de notre vie vingt-quatre heures comptant chacune soixante minutes. Toutefois, l'acte du lieutenant-gouverneur a une grande signification, et nous devons, en ce temps de pénurie de choses surnaturelles dans le monde officiel, lui en être reconnaissants. C'st le chef de l'exécutif d'un gouvernement populaire qui demande la prière, c'est donc un peu le peuple qui prie.

L'oubli de Dieu et le débordement de la vie des sens, conséquence nécessaire, sont en très grande partie responsables des calamités dont souffre le monde, en ces jours mauvais. Les peuples n'ont pas d'éternité; cependant, en tant que peuples, ils posent, par leurs représentants officiels, des actes dont ils doivent recevoir la récompense, si ces actes sont bons, et le châtiment, s'ils sont mauvais.

Un coup d'oeil jeté sur l'histoire du monde depuis un siècle suffit à prouver que depuis la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, à aucune époque peut-être, l'infidélité ne s'est affichée avec plus d'impudence.

Dieu est le Maître: le jour de la reddition des comptes doit venir. Il est venu; les peuples le trouvent effrayant et ils ont raison; à eux de supprimer la cause du châtiment, car il peut se prolonger.

Notre lieutenant-gouverneur a recours à la prière et à la mortification, c'est dans la note de ceux qui ont la foi, qui croient en Dieu, en sa sainteté infinie et à la gravité du péché. C'est pour nous une raison de commencer à espérer en des jours meilleurs.

Pour que l'acte du chef de l'Exécutif ne soit pas une moquerie aux yeux de Dieu, il va falloir que les ministres qui, en définitive, constituent l'autorité, agissent en conséquence. Il va falloir qu'ils fassent disparaître de la législation tout ce qui constitue le reniement des droits de Dieu et, spécialement, la neutralité scolaire qui n'est qu'un **camouflage,** pour user d'un barbarisme à la mode, car derrière la neutralité scolaire, c'est la persécution de Dieu dans l'âme des enfants qui se poursuit. Il faudrait être aveugle pour ne pas le constater.

Si le Gouvernement veut une génération de croyants capables de comprendre la portée d'un acte comme celui que vient de poser le lieutenant-gouverneur, il va absolument falloir ne pas l'empoisonner dans sa source qui est l'enfance.

L'école neutre, reniement officiel des droits de Dieu sur l'enfance, verse à dose continue le poison de l'infidélité dans les âmes. Encore vingt ans de ce régime, — à moins que les catholiques ne sauvent pratiquement la position, — et le futur lieutenant-gouverneur sera un objet de risée, s'il pose un acte comme celui que le gouvernement actuel vient de poser et dont nous le remercions. La logique a des retours parfois terribles à ceux qui donnent la gouverne de leur vie à la haine aveugle.

Les paroles sont peu de choses aux yeux de Dieu, quand elles ne sont pas confirmées par des actes, car si l'homme voit ce qui paraît, Dieu scrute les coeurs.

Notre voix est modeste: telle qu'elle est, elle s'élève pour féliciter le lieutenant-gouverneur de l'acte de foi qu'il vient de poser. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter de voir la part qu'on veut bien faire au Bon Dieu un peu plus digne de sa souveraine majesté.

LA PAIX DE BENOIT XV

Extrait de la brochure "**Le système pontifical de la paix durable**", publiée par Mgr Touchet, évêque d'Orléans:

"Il était indispensable que le Saint-Père, lui aussi, rédigeât son projet.

Il est exposé en abrégé dans un article de l'**Osservatore Romano** du 27 octobre 1917, et dans une lettre du Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté à Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, du 7 de ce même mois.

Ce qui est mieux encore, c'est de le recueillir des lèvres de S. Em. le cardinal Gasparri en conversation privée. Accoutumé par ses longs et magnifiques travaux aux codifications dont la forme impérieusement précise va bien à son génie romain, il réduit d'habitude le système en articles.

"Avant tout et par-dessus tout, dit-il:

"L'article premier du traité de paix devrait être celui-ci: à partir du jour de la signature de ce traité, la conscription militaire est **abolie** dans tous les Etats signataires.

"Art. II.—Chaque Etat ne conserve que les troupes indispensables à sa sécurité intérieure.

"Art. III.—Il n'appartient à aucun Souverain ou Président de la République de déclarer la guerre. Cette faculté est réservée au peuple par **référendum,** ou tout au moins aux Parlements."

Le Secrétaire d'Etat en arrive ensuite au tribunal arbitral, comme le président Wilson. Mais il se garde de proposer le même genre de sanction que lui. Pas d'armée internationale usant la substance des peuples. Donc:

"Art. IV.—Un tribunal arbitral est accepté et constitué par les nations civilisées, afin de connaître des conflits qui mettraient leur paix en péril; et elles s'engagent à accepter ses sentences.

"Art. V.—Tout peuple qui tentera d'établir la conscription chez lui, ou déclinera les compétences du tribunal arbitral, devra être mis au ban des Nations civilisées (boycotté, portent les textes). C'est-à-dire que lui sera fermé tout accès aux finances, au commerce, à l'industrie, aux ports, etc., des autres pays.

"Art. VI.—Toutes les nations civilisées sont invitées au Congrès."

Avant exposé ses vues, l'Eminentissime Gasparri pose des questions.

— Pensez-vous que sans conscription un peuple puisse faire la guerre moderne, la guerre qui met en mouvement tant de services?

Si votre réponse tarde, immédiatement il accentue:

— Voyez: l'Angleterre et l'Amérique avaient bien des troupes d'**ordre** intérieur; voire, la première, des troupes coloniales. Avec ces contingents elles n'ont pu se jeter sérieusement au milieu de l'incendie: il leur a fallu la conscription. Puis remarquez la seconde condition que nous introduisons: ce sont ou les peuples par référendum ou les Parlements qui seraient seuls chargés constitutionnellement de déclarer la guerre. La déclareront-ils jamais? S'ils avaient été chargés de la déclarer en août 1914, l'auraient-ils déclarée? Non, n'en doutez pas. Les Parlements ont voté les crédits pour la soutenir; il le fallait bien. Le vin était tiré il fallait le boire. Ce n'est pas eux qui auraient mis en perce le funeste tonneau.

Discussion

—Mais, Eminence, les Prussiens, après Iéna, furent condamnés par Napoléon à ne plus avoir d'armée. Cela ne les empêcha pas de préparer secrètement celle qui marcha contre nous sept années plus tard. Qui nous assure que certains peuples ne feront pas de conscription cachée ou l'on ne sait quoi d'analogue?

— D'abord, au moment dont vous parlez, il n'y avait pas de Parlement en Prusse. Aujourd'hui, c'est le Parlement qui devrait rétablir la conscription une fois supprimée, ce que, certainement, avec le vent démocratique qui souffle et qui soufflera bien plus fort après la guerre, il ne fera pas. Donc, la situation est changée. La seule question financière présenterait de grosses difficultés. Puis qu'est-ce qui peut demeurer mystérieux encore des préparatifs militaires? Quelques détails, oui. Mais le gros, la masse, non. Quelles grandes usines peuvent être mystérieuses? Quels emmagasinements considérables? Enfin, si Napoléon avait eu les moyens actuels de pénétration, télégraphes, chemins de fer, presse aux aguets, il n'aurait pas été trompé, il aurait vu. Présentement toute préparation militaire notable serait connue; connue des ambassadeurs, connue des correspondants étrangers de journaux; connue même de tant de peuples aiguillonnés par l'intérêt qu'ils auraient à savoir. Et alors joueraient les articles défensifs.

— Votre Eminence est-elle certaine que la "Mittel-Europa" accepterait la suppression de la conscription; le droit de guerre dévolu aux Parlements, etc?

— Nous n'en savons rien, mais le refus mettrait le tort de son côté.

— Mais comment recruterez-vous l'**armée de l'ordre** dans chaque Etat?

—Payez bien les soldats; vous en aurez le nombre nécessaire.

— Ne vaudrait-il pas mieux avoir une conscription avec levées restreintes?

— Non; ce serait ouvrir la porte à la fraude.

Conclusion

Voilà un système, pour sûr, extrêmement audacieux, et extrêmement moderne, ajoute Mgr Touchet.

Le futur Congrès ne serait pas une assemblée d'ennemis d'hier signant les accords d'aujourd'hui; ce seraient les assises pacifiques des civilisés, même des demi-civilisés de l'univers. Toutes les Républiques, les Dominions au besoin, du Nord, du Centre, du Sud des Amériques y seraient. L'Océanie pourrait y être représentée par des délégués australiens, et d'autres. Des Japonais, des Chinois, des Persans, venus d'Asie, y coudoieraient le grand Chérif de la Mecque, le président de la République de Libéria, le Négus d'Ethiopie, arrivés d'Afrique. Bien entendu, toute l'Europe y paraîtrait. Jamais pareil spectacle n'aurait été vu. Une immense attention et un immense espoir prendraient la terre.

On se représente même le Pape qui n'aurait jamais été plus qu'en cette circonstance le prêtre blanc, vêtu des couleurs du doux Agneau mystique, quittant son Vatican pour aller vers quelque ville neutre de la libre Suisse ou de la paisible Hollande, compléter par des conseils l'oeuvre qu'il aurait commencée. Si l'on a quelque peine à l'imaginer ainsi, qu'on le voie envoyant quelque homme de sa droite pour coopérer à la grande oeuvre. Les peuples conscients enfin, conscients trop tard, de leurs intérêts, s'entendraient pour pour écarter la conscription: les Souverains abandonneraient le droit dangereux de déclarer la guerre. Après avoir déchaîné tant de tueries, ils avoueraient que "la responsabilité du terrible: "Le sort en est jeté!" est lourde, trop lourde. Ils la passeraient aux Parlements, lesquels pacifiques d'instinct et d'intérêt, ni ne s'en serviraient, ni ne retourneraient à la conscription.

Rêves

Rêves!.... Pourquoi donc, dit Mgr Touchet. Qu'y a-t-il d'impossible en ces choses? La suppression de la conscription est la clef de voûte. Dira-t-on qu'elle ne peut être abolie? De grands peuples ont vécu sans elle et entendent bien reprendre leur vie sans elle. En tout cas il est beau que ce soit la Puissance — la plus "réactionnaire" qui soit au monde paraît-il — qui l'ait fait, ce rêve ultra-"moderne", et qui ait osé le formuler....

Mais c'est le Pape qui dit cette chose simple, large, humaine, considérable: on affecte l'indifférence, l'incompréhension, le murmure. Il n'y a pas lieu", dit l'évêque en terminant.

Il est fort question de la note Wilson à propos de paix. Que l'on compare....

A DROITE ET A GAUCHE

Un témoignage.

"Quand nous considérons le problème de l'étude des langues au Canada, nous ne pouvons pas nous empêcher de constater combien peu souvent nos étudiants ont profité de l'opportunité que leur offre la présence ici de nombreuses races qui auraient pu leur être d'excellents professeurs de langue. Malheureusement de regrettables préjugés qui ont su s'implanter en nous nous ont fait croire que nos compatriotes ne pouvaient parler un bon français, ni un bon allemand, ainsi de suite, et que nous ne pouvions nous contenter que du meilleur. Il est à souhaiter que nos étudiants ne soient pas les victimes de ces préjugés. Ils peuvent aller dans le Québec et y prendre de profitables leçons de français."—**John Squair,** professeur à l'Université de Toronto.

Le préjugé: que n'a-t-il coûté à notre compatriote anglais? Que de fois n'eût-il pas été préférable pour lui en dépit de toutes ses grandes qualités, d'avoir un peu moins le dédain de ses compatriotes canadiens-français. Ne nous le cachons pas: nous représentons ici une civilisation supérieure, et le Canada anglais ne peut qu'y gagner à l'admettre et à s'efforcer d'en tirer profit.

Autre légende.

Une légende s'est créée autour de Kitchener. On se souvient qu'il périt à bord d'un navire anglais, au cours d'une violente tempête, alors qu'ils se rendait en Russie. Des témoins oculaires ont attesté sa mort; ils l'avaient vu sombrer stoïquement dans la mer. Néanmoins, on trouve encore des milliers de gens qui ne croient pas à sa mort. Il aurait été, selon les uns, fait prisonnier et serait enfermé dans une prison d'Allemagne. Selon d'autres, fait prisonnier et enfermé en Allemagne, il se serait audacieusement évadé, aurait pris service dans l'armée française et ne serait tout simplement que le général Mangin. La moitié de l'armée anglaise, affirme-t-on, le croit.

Nous avons progressé, il est vrai, mais rien ne démontre que nous soyions moins superstitieux que nos pères. Seulement, nous nous vantons de l'être. Jouerions-nous tout simplement le rôle du poltron qui, par crainte des morts, passant près d'un cimetière, siffle à pleins poumons pour se donner du courage? Peut-être.

Et l'Eglise ne pourrait plus compter sur la France!

"La France compte aujourd'hui 18,000 missionnaires professeurs appartenant à vingt Congrégations distinctes; 13,000 sont prêtres, 5,000 sont Frères; sur les 13,000 prêtres, 10,000 sont Français.

(Les Congrégations françaises établies à l'étranger reçoivent, en effet, des membres de nationalité non française.)

"Sur les 5,000 Frères, 4,000 sont français.

"La France donne donc 14,000 apôtres; toutes les autres nations catholiques réunies, 4,000. Il y a 53,000 religieuses de mission, appartenant à 30 Congrégations; sur ces religieuses, 42,000 sont Françaises. La France fournit 42,000 religieuses de mission; toutes les autres nations catholiques réunies, 11,000.

"Je vous demande si cette nation peut être appelée athée.

"Où donc a pris naissance l'oeuvre magnifique de la Propagation de la Foi, en 1822? A Lyon. Des 400 millions que la dite oeuvre a produits, combien la France en a-t-elle versé? 257. Sur les 7 millions dont elle subsiste annuellement, combien viennent de France? Trois.

"En 1852, le baron Cauchy a fondé l'oeuvre des écoles d'Orient, afin de préserver, dans les pays soumis au joug musulman, la morale et la foi chrétiennes. Le total produit pour l'oeuvre fut de 14 millions: le total apporté par la France seule fut de 13 millions."—**La Epoca,** journal catholique espagnol.

LE COIN DES DAMES

UNE amie ne m'a pas vue depuis trois jours. — C'est long, trois jours sans voir ses amis. Elle s'inquiète de moi et parle de venir me voir. "Tu n'y penses pas, lui dit-on, si elle était atteinte de cette maladie maligne qui parcourt le monde?..."

Et mon amie n'est pas venue: j'aurais pu lui communiquer l'influenza... Influenza ou grppe espagnole? On pourrait tout aussi bien l'appeler la peste, ma foi! En tout cas, le nom importe peu. Ce qui importe, c'est l'idée qu'on pourrait être du nombre, et que de la sorte, on ferait fuir des amis les plus chers, des parents mêmes de son chevet... Et ils se diraient entre eux: "N'y allez pas, la grippe loge là!" Songer que l'on ne pourrait se dire adieu... s'il fallait partir!!! Mon Dieu, non, je ne désire pas faire connaissance avec l'influenza...

L'idée de la mort, il faut bien l'accepter: c'est un arrêt divin auquel nul n'échappe. Mais si, à l'heure qui sonne la fin d'une vie, on doit être délaissé de ceux qu'on a le plus aimés, parce qu'on peut leur transmettre la maladie, combien plus difficile doit être le sacrifice à accomplir! — Le dévouement des garde-malades, des médecins et des prêtres peut seul vouloir ce risque: et l'on a pu voir que le risque encouru fut fatal à plusieurs. — Pourtant, à quoi songe-t-on vraiment, en cet instant suprême?... Il faudrait le demander à ceux qui sont partis si vite et si nombreux depuis quelques semaines. Chaque jour, en ouvrant les journaux, on tremble de trouver quelques nouvelles mortalités affligeantes.

Combien de jeunes gens fauchés en pleine vigueur, dans la fleur de l'âge, au moment où un avenir brillant leur souriait, où ils voyaient le succès couronner bientôt leurs efforts. Déjà ce qu'ils ont fait pour la nation mérite une large place dans l'histoire. Michelle LeNormand le dit avec raison: "Dans la famille (canadienne) ils étaient de grands frères qui font honneur." Oui, "forts et jeunes ils sont partis", laissant bien des regrets. Inclinons-nous sur leurs tombes, et puisse le souvenir de vaillance, de fierté et de pur patriotisme, qui s'en dégage, faire germer d'autres énergies pour continuer bravement les luttes soutenues de ceux qui ne sont plus, dans l'intérêt des leurs, sachant sacrifier au besoin les honneurs et la gloire à la satisfaction du devoir accompli sans promesse de récompense ici-bas...

Jusques à quand durera l'épreuve, mon Dieu? Combien de temps encore vos temples resteront-ils fermés? C'est à l'heure où nous aurions le plus besoin de nous presser vers votre maison que l'approche nous en est interdite. Voici deux dimanches déjà que nous n'assistons à aucune messe, nul office religieux. C'est tellement triste, et si longue est la journée! En vérité, le danger serait-il si grand de payer son écot à l'épidémie pour une petite demi-heure passée à l'église au jour du Seigneur? Pour faire cesser au plus tôt cet état de chose anormal, ne cessons pas toutefois de faire monter, plus ardentes que jamais, nos supplications vers le ciel pour obtenir la fin de tous ces fléaux, et demandons que le sacrifice des bons contribue largement à purifier le monde de tant de corruptions qui attirent sur nos têtes ces châtiments.

JACQUELINE DES ERABLES.

21 octobre 1918.

OCTOBRE

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes,
La forêt commence à se dégarnir;
L'on se dit déjà: l'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir...
Il ne reste plus de vert que les aulnes,
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux; plus de fleurs nouvelles
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les coeurs.

LOUIS FRECHETTE.

—"Oiseaux de neige."

EN TRICOTANT

Vous ai-je dit que dans les derniers jours de sa vie grand'maman ne faisait guère que des tricotages? "Mon Dieu, il faut bien que je fasse quelque-chose, disait-elle; je n'ai plus de bonnes que les mains." Quand je la cherche dans mes vieux souvenirs, elle me revient le plus souvent dans son attitude d'infatigable tricoteuse. La voyez-vous assise dans sa berceuse, près de la grande armoire, dans un coin, pour n'être une nuisance à personne? Elle porte toujours son bonnet blanc bien serré sur les tempes, et ces tempes se font si blanches qu'on ne sait plus si les cheveux et la broderie de la coiffure ne sont pas la même chose. C'est la gloire des grand'mamans de porter le nimbe de la blancheur vénérable en attendant l'autre, le nimbe doré qui vient du bon Dieu.

A certains moments, grand'mère se tournait du côté de la fenêtre, à sa droite. Elle avait là, en suivant le ruban gris du chemin du roi, un paysage qui ne lui apportait plus, hélas! que de la nostalgie. Elle y voyait la croix du rang, la croix des mois de Marie passés pour ne plus revenir, et, là-bas, tout à fait dans le fond, le village lointain avec l'église au clocher rouillé, l'église du banc de famille où la pauvre vieille n'allait plus prier. Alors le visage de sa grand'mère s'assombrissait; elle se mettait à jongler. Ses yeux paraissaient grands ouverts, fixés sur une vision obsédante. Et pourtant non, ils ne regardaient pas. Quand les vieux se mettent à jongler, — faut-il vous le dire? — c'est au dedans d'eux-mêmes qu'ils regardent toujours et qu'ils lisent. Là, un vieux livre aux pages jaunies, écrites et oubliées depuis longtemps, s'ouvre de soi-même aux heures de jonglerie. Et les vieux, sans lunettes et sans savoir lire, y peuvent repasser l'histoire de toute leur vie et surtout de leur enfance lointaine. Dans ce vieux livre, il y a des enluminures, des gravures, des pages en musique; tout ce qui peut ramener le passé avec sa couleur et chanson inexprimable... Grand'mère lisait ainsi de longues heures, la vue fixe. "Je repasse l'ancien temps", disait-elle. Et pendant ces heures-là les doigts de l'aïeule continuaient leur besogne monotone. Les broches luisantes se croisaient; le brin de laine s'enroulait de lui-même, et d'une broche dans l'autre, les mailles se vidaient et se poursuivaient... Il y avait si longtemps que les doigts de grand'maman savaient tout cela par coeur!

En tricotant les grand'mères jonglent quelquefois.

* * *

Les grand'mères sourient quelquefois en tricotant.

Grand'maman ne savait plus rire. Trop de labeurs et trop de deuils avaient désappris la joie à son âme et le rire à ses lèvres. Elle garda cependant jusqu'à la fin la puissance d'un sourire étrangement doux sur cette vieille figure fanée et souffrante. Quand nous, les enfants, voyions la figure de grand'mère s'égayer ainsi et se dorer d'un rayon de joie, vite nous courions à elle. Nous pensions tout de suite à quelque chose d'amusant, une histoire du vieux temps, un conte de fée qui revenait sans doute à la mémoire de grand'maman, et qu'il serait si drôle de lui entendre raconter une fois de plus: par exemple, l'histoire du Petit Chaperon, au lieu de révéler à Monsieur le Loup le secret de la chevillette et de la bobinette, vous lui prend bellement la patte dans l'entrebâillement de la porte... "Grand'mère, qu'avez-vous à rire comme ça!" — "Je ne ris pas, mes enfants, je ne ris plus," répondait-elle invariablement. Et nous apprenions plutôt des choses attendrissantes. Si grand'mère souriait en tricotant, ce n'est pas qu'elle songeât à des contes; c'est qu'elle lisait encore dans son vieux livre de souvenirs. Elle nous racontait que ces mailles de laine lui rappelaient d'autres bas, des petits bas de laine rose tricotés pour les bébés lointains. Grand'maman ne s'appelait alors que maman tout court. Dans ce temps-là, elle tricotait toujours un pied sur l'un des berceaux du ber dodichant le dernier.

Dodo, dodo
Ferme, ferme tes beaux yeux;
Dodo, dodo
Ferme, ferme tous les deux.

— Ah! qui me le rechantera ce quatrain naïf qui nous a tous endormis? Et la maman se hâtait à son travail, faisant passer dans la laine pour que les petits bas fussent plus chauds, toute la chaleur de ses doigts et de son coeur. Elle se revoyait faisant des risettes par-dessus son tricotage. Ces tricotage, elle l'élevait au bout de ses bras, l'étalait aux yeux de bébé, et, du fond du ber — elle les voyait encore — des petites mains et des petits bras potelés s'allongeaient vers la vision toute rose, et dans l'oreiller blanc, une frimousse d'enfant s'agitait et souriait. Et grand'mère reprise par cette apparition lointaine de bonheur, souriait aussi douloureusement...

En tricotant les grand'mères sourient quelquefois.

* * *

Les grand'mères pleurent quelquefois en tricotant.

A certains moments les doigts de grand'mère s'arrêtaient brusquement; le fil restait enroulé au bout de l'index; les yeux de l'aïeule fixaient l'oeil rouge du poêle tout près d'elle, et, à la vue du bois qui se plaint et qui pleure, grand'mère devenait très triste et elle aussi se mettait à pleurer. Elle pleurait parce qu'à certains jours — son vieux livre le lui disait encore — les petits bas de laine rose elle avait dû les changer, hélas! pour des blancs, ceux que les bébés emportent au paradis en passant par le cimetière. Mais ce tricotage lui-même, n'est-ce pas une image de la vie avec ses illusions si tôt comprimées, ses tristesses et son brusque dénouement? La vie, on la commence plutôt large; puis, elle va se rétrécissant; les mailles se chassent les unes les autres; un jour la dernière broche se retire; le fil casse, c'est fini. Grand'mère pleure parce que cette paire de bas noirs qu'elle tient à la main, lui en rappelle une autre de même couleur qu'elle tricotait autrefois pour son homme, son homme parti travailler au loin loin dans les Etats. C'était le temps de la force joyeuse, le temps de la vigoureuse santé où lo'n a la'ir de dire au malheur ou à la maladie: viens si tu veux! C'était le temps des vastes espérances où, pour les petits qui venaient dru, chacun des deux faisait joyeusement sa journée double. Grand'mère rêvait d'avenir, des fils qui allaient grandir... Cependant, cette fois-là, le fil s'était cassé souvent. Grand'mère n'y comprenait rien. Etait-ce un avertissement? Hélas! hélas! la paire de bas noirs tricotée à l'heure des grandes espérances n'a pas réchauffé les pieds d'un vivant: elle est allée s'user dans l'autre monde.

En tricotant les grand'mères pleurent quelquefois.

* * *

Les grand'mères prient quelquefois en tricotant.

Voyez: grand'mère vient de sécher ses larmes. Elle regarde vers le crucifix noir de la cheminée; ses lèvres remuent, elle prie. Ces vieux qui n'ont plus qu'un pas à faire pour rejoindre le Bon Dieu reçoivent presque le don de sa présence sensible et ils se constituent la prière vivante de la maison. Avec le cercle de la famille, voyez-vous, s'est agrandi aussi pour les vieux parents le cercle des inquiétudes et des soucis. Puis, ces mailles de laine, c'est comme les grains d'un rosaire. Et les lèvres des vieux prennent si bien d'elles-mêmes le tremblement de la prière!... Grand'mère priait beaucoup pour les âmes du purgatoire. Quand nous récitions en famille la prière du soir, elle avait une manière de dire: "Prions pour les pauvres âmes!" qui faisait comprendre que de ce côté-là désormais s'en allaient ses meilleures affections. Il n'y a pas à dire, à son âge, les amis et la parenté vous les trouvez bien plus dans l'autre monde qu'en celui-ci... "Il faut prier aussi, disait grand'mère, pour ceux qu'on va laisser, pour vos parents, mes enfants, qui travaillent si dur et que cela fait blanchir; il faut prier pour les enfants afin qu'ils ne dérogent point et pour que le Bon Dieu vienne chercher dans la famille des religieuses et des prêtres. Il y a aussi tant de malheurs qui peuvent arriver. Il y a la grêle, les sécheresses, les grands abats de pluie; il y a le feu, la maladie qui mettent dans le chemin. Mais surtout, ajoutait-elle, ô mes pauvres petits, il y a le péché, le péché des enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion, et que déjà font pleurer leur mère et le petit Jésus!"...

En tricotant les grand'mères prient quelquefois.

* * *

Les grand'mères dorment quelquefois en tricotant.

Il est tard dans la nuit. Les doigts de grand'mère qui vont depuis le matin, vont encore, vont toujours. Contre son habitude, elle est resté seule après le départ de tous pour le sommeil, et elle tricote encore. La lampe baise. Sur le mur — seraient-ce les lutins qui se moquent? — il y en a de grands qui s'agitent et gambadent comme ceux de grand'mère et qui font des simagrées. A certains moments la tête de la pauvre vieille tombe en avant lourdement. Grand'mère cogne des clous. C'est le labeur de la journée, le labeur de la longue journée de toute sa vie qui pèse sur sa tête blanche et l'incline. Les yeux se ferment, mais les doigts infatigables vont encore, vont toujours. Toutes seules les broches continuent de se croiser, les mailles de se nouer. Puis le mouvement devient plus lent... une maille encore; une autre; puis... plus rien. Les mains s'affaissent sur les genoux, la tête sur la poitrine. C'est fini. L'oeil rouge du poêle se ferme pour dormir. Dans la pièce on n'entend plus que le ronflement du vent et le ronronnement du chat. Et là, sur le mur où les lutins se sont évanouis, il n'y a plus que le profil d'une aïeule penchée dans une attitude de prière, sur des mains jointes et des broches en croix!

Chut! En tricotant les grand'mères dorment quelquefois.

Abbé Lionel Groulx.

—"Les Rapaillages."

Foch rappellerait Nivelle.

Des critiques militaires de Paris affirment qu'il n'y aurait aucune raison de s'étonner si Foch rappelait de l'Afrique le général Nivelle. Ce dernier y fut nommé à un poste de commandant à la suite de l'échec de son offensive. Foch tiendrait en haute estime les talents militaires de Nivelle. Parce qu'un homme ne triomphe pas, il ne s'en suit pas nécessairement que le génie lui fasse défaut. On ne réussit jamais à moins d'être servi par les circonstances. Et ce qu'aujourd'hui l'on sait de l'action du défaitisme en France, ce qui a été révélé au cours des procès Bolo, Duval et Malvy, tout cela démontre que le génie de Nivelle se heurta à quelque chose de plus puissant que l'armée allemande et que si son offensive échoua, ce ne fut pas tant par le génie militaire allemand que par la trahison intérieure au service de l'Allemagne et par le défaut fondamental, essentiel, d'unité chez les Alliés. Les hommes sont ce que les circonstances les font, a-t-on dit. Il y a là-dedans beaucoup de vrai. Foch prendra place aux côtés d'Alexandre le Grand, de César et Napoléon. Sa gloire égalera la leur, si elle ne la dépasse pas. Eut-il de la sorte monté à l'immortalité, si le boloïsme avait pu impunément poursuivre son oeuvre de trahison, non seulement à l'arrière, mais en plus dans la tranchée, si tous les Alliés n'avaient consenti à lui confier le commandement des troupes? Si Cléopatre avait eu le nez plus long, a dit Pascal, la face du monde eut été changé. Boutade apparente, mais qui renferme une grande vérité.

PHASES DE LA LUNE

Novembre

Nouvelle lune, le 3, à 4 h. 2 m. du soir.

Premier quartier, le 11, à 11 h. 46 m. du matin.

Pleine lune, le 18, à 2 h. 33 m. du matin.

Dernier quartier, le 25, à 5 h. 25 m. du matin.

NOS SAINTS PATRONS

3. Dimanche—XXIV ap. Pentecôte. S. Hubert.
4. Lundi—S. Charles Borromée, évêque.
5. Mardi—Les Saintes Reliques.
6. Mercredi—S. Léonard, solitaire.
7. Jeudi—S. Wilbrod, évêque.
8. Vendredi—S. Godefroy, év.
9. Samedi—Déd. de la Basil. du Sauveur.

LE VERITABLE INVENTEUR DU BATEAU SANS EQUIPAGE

Nos lecteurs se rappellent l'étude que notre éminent collaborateur le contre-amiral de Kerillis a publiée dans **J'ai vu**... sur le fameux bateau sans équipage allemand, le **Radio**, qu'un destroyer britannique avait coulé, à coups de canon, sur la côte belge, dans le courant de novembre 1917. A propos de ce bateau qui se déplaçait grâce aux ondes herziennes, le contre-amiral Kerillis faisait allusion aux expériences de M. J.-H. Hammond dans la baie de Gloucester (Massachusetts), en 1914. Mais, malgré ce précédent, il faut le reconnaître, c'est bien à un savant allemand qu'appartient la découverte du bateau sans équipage. En effet, au mois de juillet 1911, le professeur Christian Wirth, de Nuremberg, s'était livré à de curieuses expériences près de Berlin. De la rive du Wannsee, grâce aux ondes hertziennes, il avait pu diriger un canot muni d'antennes spéciales, ouvrant ainsi à l'ingéniosité des inventeurs des horizons inattendus.

—"J'ai vu..."

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XXIVe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth., VIII, 23-27)

En ce temps-là, Jésus entra dans une barque, accompagné de ses disciples; et tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues. Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et le réveillèrent en lui disant: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit: Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? En même temps il se leva et commanda aux vents et à la mer; il se fit un grand calme. Alors ils furent tous saisis d'étonnement, et ils disaient: Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent?

Apologétique.

IL Y A UN DIEU

Napoléon était sur son rocher de Sainte-Hélène. Le général Bertrand lui dit un jour d'un ton qui voulait être plaisant:

— Qu'est-ce que Dieu? L'avez-vous vu?

— Je vais vous le dire, répondit Napoléon. Le génie est-il une chose visible? L'avez-vous vu pour y croire? Sur le champ de bataille, quand vous aviez besoin d'un trait de génie, pourquoi le premier me cherchiez-vous de la voix et du regard? Pourquoi s'écriait-on de toute part: où est l'empereur? Que signifiait ce cri, sinon que vous croyiez en mon génie? Mes victoires vous ont fait croire en moi, l'univers me fait croire en Dieu... Qu'est-ce que la plus belle manoeuvre, auprès du mouvement des astres?

Dieu, en effet, est visible par ses oeuvres. Le témoignage qu'elles rendent à leur auteur est si évident qu'il est impossible de le récuser.

Cherchez aujourd'hui à vous en rendre compte, afin d'affermir vos convictions sur une vérité fondamentale. Sur cette vérité reposent tous vos devoirs.

Sans Dieu rien n'est explicable

Voulez-vous vous expliquer l'existence des choses qui vous entourent? Dieu seul en est le dernier mot.

Une maison a un constructeur, elle ne s'est pas bâtie elle-même. La plante est issue d'une graine, et la graine est issue d'une autre plante. Il n'est rien des choses que nous voyons qui n'ait commencé et qui ne vienne d'un autre être.

Vous aurez beau recourir à une longue série de graines, de plantes, d'autres graines et d'autres plantes, il faudra toujours arriver à une première graine ou à une première plante. Il faudra expliquer qui a fait la première graine ou la première plante.

Celui-là, c'est Dieu seul, cause première de toutes choses.

Sans Dieu, l'ordre de l'univers est incompréhensible

Je suppose que, voyageant au milieu des déserts, vous rencontriez un palais splendide. Dans les appartements somptueux de ce palais se trouve une table richement servie. Vous viendra-t-il jamais à l'idée que le palais et la table sont l'oeuvre du hasard? — Non.

Vous direz: quelqu'un a construit le palais, quelqu'un a préparé le repas et disposé la table.

Vous hausseriez les épaules devant qui vous affirmerait que cela s'est fait tout seul, que tout cela est l'effet du hasard.

Or, le monde est un palais splendide; un festin magnifique nous y est servi tous les jours.

Rien n'est beau comme l'ordre qui règne dans l'univers. Le cours des astres qui roulent sur nos têtes sans se heurter jamais, la structure des fleurs, l'organisme du corps humain, tout dénote un ordre merveilleux. Est-ce que cet ordre n'indique pas, par le fait même, une intelligence qui a tout disposé, tout ordonné?

L'oeil de l'homme

Prenons comme exemple de cet ordre votre oeil.

N'est-il pas évident que dans l'homme l'oeil est fait pour voir? Dire non, c'est comme si l'on disait qu'une porte n'est pas faite pour qu'on puisse entrer et sortir, que les instruments dont un ouvrier se sert pour dégrossir, polir, façonner, achever son ouvrage, n'ont pas été faits pour cela.

Mais admirez comment l'oeil est bien apte à remplir sa fonction. Il est placé dans la partie élevée du corps pour pouvoir distinguer les objets plus éloignés; il reflète les objets comme le fait un miroir. Il est de forme convexe pour rétrécir l'image de l'objet. Il peut se mouvoir à droite, à gauche, afin que rien ne lui échappe; parce qu'il est d'une structure délicate et fragile, il est recouvert par les paupières qui se meuvent à volonté, et protégé par l'os du front.

Est-ce que tout cet organisme si ingénieux n'indique pas une intelligence qui a présidé à cette disposition? Cette intelligence est celle de Dieu créateur.

La statue de marbre

Vous avez trouvé dans la terre une statue de marbre; elle est d'une remarquable beauté. La finesse des traits, la noblesse de la pose, la proportion des membres, rien ne manque à la perfection de l'oeuvre.

Qui osera jamais avancer que cette statue a été sculptée par le hasard? La première question posée en présence de la statue est celle-ci: quel artiste a fait cette statue?

Nous sommes en présence d'un chef-d'oeuvre infiniment plus beau: c'est le monde. Tout y est merveille.

La conclusion s'impose: ce monde n'a pu être organisé avec tant d'harmonie que par une intelligence, et cette intelligence est celle de Dieu.

N'est-ce pas Linné, le grand naturaliste, qui s'écriait après avoir étudié l'anatomie de la main de l'homme: "Je viens de lire un poème merveilleux chanté à la louange du Créateur."

Le livre

Quelques-uns ont inventé la rencontre de je ne sais quels atomes crochus qui, en s'accrochant les uns aux autres, ont formé le monde.

Mais la rencontre fortuite de ces atomes ne donnera jamais quelque chose qui soit un ordre. Prenez des lettres ou caractères d'imprimerie, et jetez-les au hasard: Pouvez-vous admettre que ces caractères donnent jamais une page, des pages, un livre entier formé non seulement de mots, mais d'idées suivies et bien enchaînées? — Non, à la lecture d'un livre, vous pensez à son auteur. Si le livre est intéressant, vous louez le génie de l'auteur, mais si le livre est ennuyeux, vous méprisez l'écrivain. Vous ne félicitez ou n'accusez jamais le hasard.

Il y a bien plus d'ordre et de génie dans le monde que dans le livre le mieux fait. Le monde a donc un auteur qui est Dieu.

L'horloge

On discutait devant Voltaire sur l'existence de Dieu. Il se mit à montrer du doigt l'horloge de l'appartement en improvisant ces deux vers:

Pour ma part, plus j'y pense et
moins je puis songer
Que cette horloge marche et n'ait
point d'horloger.

Le témoignage de la conscience

C'est dans votre conscience elle-même que vous trouverez une preuve indiscutable de l'existence de Dieu. Da

Si vous faites le bien, vous éprouvez un sentiment de joie; si vous faites le mal, votre conscience, bon gré mal gré, se trouble, c'est le remords.

D'elle-même, et comme par une impulsion innée, la conscience discerne le bien et le mal. Elle sent qu'il y a des choses permises et des choses défendues.

Mais il ne peut y avoir pour nous de choses permises et de choses défendues que s'il y a un maître qui permet ou défend.

Le cri de la conscience humaine qui approuve le bien et proteste contre le mal proclame donc, par le fait même, l'existence du souverain Maître des consciences, l'existence de Dieu.

Le témoignage de l'humanité

L'humanité entière unit sa voix à celle de l'univers. A moins de faire injure au sentiment commun de l'humanité, il est impossible de révoquer en doute l'existence de l'Etre suprême.

Ce n'est là ni préjugé de race, ni préjugé d'époque ou d'éducation. Partout, sous toute latitude, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils appartiennent, les peuples ont une religion. On n'a jamais rencontré dans l'histoire un peuple athée. Partout, le voyageur trouve des temples, des autels, des cérémonies saintes et des jours de fêtes religieuses.

Qui a pu écrire cette croyance dans le coeur de l'homme? Comment l'humanité entière peut-elle se tromper?

Un grand savant contemporain, M. de Quatrefages, a écrit: "J'ai cherché l'athéisme ou absence d'une croyance en Dieu chez les races humaines les plus inférieures comme chez les plus élevées. L'athéisme n'est nulle part et nulle race n'est athée."

"Jetez les yeux sur la face de la terre, disait Plutarque, vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans magistrature régulière; des peuples sans habitations distinctes, sans professions fixes, sans propriété de biens, sans l'usage des monnaies, et dans l'ignorance universelle des beaux-arts, mais vous ne trouverez nulle part une ville sans connaissance de la divinité."

Les poètes de l'antiquité ont employé leur génie à célébrer la puissance de la divinité. Homère, Hésiode, Horace, Virgile et bien d'autres en ont exalté les oeuvres.

Sans doute, les peuples de tous les siècles et de tous les climats ont différé et diffèrent dans leurs croyances. Les uns ont adoré des pierres, des animaux, d'autres le soleil. Beaucoup ont prêté à leurs idoles leurs qualités ou leurs vices. Mais tous se sont rencontrés en ceci: qu'il y a une divinité à laquelle il faut rendre un culte.

En face de l'humanité entière, que sont les quelques athées qui ont osé élever la voix? Le sens commun a parlé contre eux. La cause est jugée.

Conclusion

L'existence de Dieu créateur est une vérité si évidente que l'Ecriture Sainte traite d'insensés ceux qui disent que Dieu n'est pas.

En réalité, parlent-ils avec une réelle conviction? Ils voudraient que Dieu n'existât pas afin de s'abandonner avec plus de hardiesse et moins de remords à la fureur de leurs passions. Ils ne voudraient ni témoin de leurs faiblesses, ni juge de leurs actions.

Vous, mon frère, vous écouterez le témoignage de votre conscience, le témoignage de l'humanité, vous comprendrez le langage merveilleux de la création qui vous entoure.

Toutes les fois que votre regard ira se perdre dans les profondeurs du firmament, toutes les fois que vous admirerez les beautés de la nature, la hauteur des montagnes, l'immensité des mers, vous rendrez hommage à la sagesse du Dieu qui a créé et disposé toutes ces choses.

Vous admirez les progrès de la science, vous vous extasiez devant les phénomènes physiques dont le génie humain a su faire de si merveilleuses applications: chaleur, électricité, etc. Vous rendez hommage à l'intelligence des inventeurs, c'est bien; mais élevez-vous jusqu'à l'intelligence toute-puissante qui a placé ces forces dans la nature et les a mises avec tant de sagesse à notre usage.

O Dieu, c'est vous qui avez fait toutes ces choses. Tout en ce monde proclame votre grandeur. Les merveilles que vous avez créées proclament votre adorable sagesse. Heureux l'homme qui vous connaît et qui comprend qu'il n'existe que pour vous servir et pour vous aimer.

—Extrait des "Causeries du dimanche."

L'ESPRIT DE DENIGREMENT

Certaines personnes n'iraient pas, en parlant du prochain, jusqu'à la médisance, encore moins la calomnie; elles n'articulent jamais rien de grave; mais toujours, en toutes circonstances, à propos de quoi que ce soit, elles trouvent le moyen de blâmer les autres. Si un acte est douteux, elles montrent ce qui peut le faire croire vrai; s'il est bon et avéré, elles lui supposent une intention douteuse; elles tendent à tout diminuer, déprécier, rabaisser; elles cherchent toujours le mauvais côté des choses; c'est ce qu'on appelle l'esprit de critique ou de dénigrement.

Marguerite est zélée; elle s'occupe de bonnes oeuvres. — Oui, un peu trop; on la rencontre partout; je ne sais pas s'il est bon qu'une jeune fille se produise ainsi.

Henri est bon garçon ses camarades l'aiment beaucoup. — Trop mou! Ses parents n'en feront jamais rien.

Madame une telle est très pieuse; je la vois souvent à l'église. — Elle ferait bien mieux de surveiller ce qui se passe chez elle.

Tout cela peut être vrai; mais nous ne sommes pas chargés d'établir le bilan de la conscience publique.

Ou bien c'est une institution, une oeuvre, une administration qui ne sont pas dirigés comme elles devraient l'être et la personne qui parle est le plus souvent incompétente dans la matière. Boileau disait déjà, à un autre point de vue: "La critique est aisée, et l'art est difficile."

D'où vient cet esprit de dénigrement? Quelles en sont les causes?

Il est produit d'abord par l'esprit de bavardage. Il y a des personnes qui sont possédées d'un besoin de parler aussi impérieux pour elle que celui de manger l'est pour d'autres. Elles se parleraient à elles-mêmes, elles parleraient aux murs et aux buissons si elles n'avaient pas d'interlocuteurs. Eh bien! il est impossible d'alimenter ces moulins à la parole sans leur donner à moudre un peu de la réputation du prochain. C'est déjà bien que, n'étant pas méchantes, elles n'inventent pas des choses graves, mais elles parlent à tort et à travers, jugeant tout, critiquant tout.

Comme second facteur de ce défaut, il y a ensuite une certaine prétention à l'esprit. On veut paraître mieux informé que son voisin, montrer qu'on voit les choses plus à fond, et le plaisir de faire un bon mot l'emporte sur la charité.

Souvent il y a un troisième facteur, plus mauvais que les autres, c'est un peu d'envie et de jalousie; on a la haine de toute supériorité et on veut rabaisser par quelque côte les caractères qui nous paraissent supérieurs.

Il y a enfin l'égoïsme qui est la cause de tout cela; on ne voit que soi, son propre mérite, sa propre gloire, et on écarte, pour lui laisser la première place, tout ce qui nous gênerait dans les autres.

Tâchons donc d'abord de ne pas prendre l'habitude du bavardage, ou corrigeons-nous si nous l'avons. Cette habitude, qui ne paraît pas un vice, peut produire des résultats aussi déplorables que les vices. Ah! les péchés de la langue! Comme il faut s'en méfier! Plusieurs saints assurent que celui qui ne pécherait pas par la langue serait bien près de la perfection. La parole est d'argent, disent les anciens proverbes, mais le silence est d'or. Mme de Maintenon, dont il faut reconnaître la science en matière d'éducation, recommandait aux jeunes filles et Saint-Cyr d'écouter beaucoup et de parler peu.

Il faut ensuite nous dire que l'esprit qui nous fait briller dans la conversation n'est pas un bon esprit, s'il n'est accompagné d'un jugement sain. Un sens droit et un jugement bien formé valent mieux que les saillies qui font rire un instant. Celles-ci sont l'étincelle passagère, la fusée inutile qui passe vite. Celui-là est la chaleur réconfortante du foyer qui est notre coeur.

Combattons en nous les pensées égoïstes; c'est le seul moyen de n'avoir ni envie, ni jalousie. Pensons un peu aux autres et non pas seulement à nous-mêmes; pensons que nous n'avons pas le monopole des bonnes idées et des bonnes actions; nous n'aimerions pas être ainsi critiqués dans tous nos actes; pourquoi faire subir cet examen aux autres?

La charité chrétienne nous fait une loi d'aimer notre prochain et de le traiter comme nous voudrions être traités, mais notre intérêt propre nous recommande aussi la prudence dans nos paroles. Rien n'indispose autant un auditoire contre celui qui parle que de l'entendre trouver à redire à tout, faire sur tout le monde des remarques malignes; chacun pense: qu'est-ce que cette personne dira de moi quand je serai parti. On arrive par ce moyen-là à se faire redouter et détester.

Une institutrice conseillait à ses élèves d'établir en leur esprit trois petits cribles à mailles de plus en plus serrées: le crible de la vérité, celui de l'utilité, celui de la charité, et à n'exprimer que par les pensées et les remarques qui pourraient passer par les mailles de ces trois cribles. Faites de même. Beaucoup de petites histoires passeront peut-être par le trou un peu large du crible de la vérité; quand nous en serons à voir s'il est utile de les produire, un nombre plus grand restera, mais quand on atteindra le fin réseau du crible de la charité, bien peu soutiendront l'épreuve, et nous devrons les garder pour nous.

Un ancien adage nous recommandait de tourner sept fois notre langue dans notre bouche avant de parler; c'est pour laisser ainsi à la réflexion le temps de faire son oeuvre.

Soyons charitables, ayons le sourire sur les lèvres en face de nos ennemis, pardonnons-leur, soyons justes, ne jugeons pas les autres et nous ne serons pas jugés.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Dourliac



No 15

— Elle, c'est plus grave.

En effet, depuis la funèbre nouvelle, une maladie de coeur, maladie des mères à cette terrible époque, s'était déclarée. Elle avait des palpitations, des étouffements, des syncopes, et, sans les soins assidus de sa filleule, les tendres précautions dont elle l'entourait, peut-être eût-elle déjà rejoint son garçon. En attendant, elle déclinait visiblement; tout le poids de la ferme, bien lourd pour de jeunes épaules, retombait maintenant sur l'ex-pensionnaire des "Oiseaux", que chacun traitait déjà en maîtresse, à commencer par la fermière, si jalouse jadis de son autorité.

— Fais ce que tu voudras, ma fille, c'est ton bien; gouverne-le à ta guise.

C'était sa réponse invariable. Elle se désintéressait peu à peu des choses de la terre; sans un regard pour les lourds chariots de gerbes dorées s'empilant dans les granges; pour les tombereaux de pommes se déversant dans le pressoir; pour les troupeaux bêlants s'en allant au pâturage; pour les vaches au pis gonflé rentrant lentement à l'étable; pour la basse-cour où le coq écarlate s'égosillait vainement pour attirer son attention; pour les couvées de poussins qui piaillaient sous sa fenêtre; pour les pigeons mordorés qui roucoulaient sur les toits; pour les abeilles bourdonnant autour des ruches, pour tout ce qui s'agitait, volait, chantait, vivait enfin!

Ce qui l'attirait maintenant, c'était le cimetière, l'asile du repos, du silence, de la mort. Chaque jour, elle s'en allait porter un bouquet au caveau où dormaient les siens, qu'elle allait bientôt rejoindre, et d'où son fils, hélas! était absent.

Ne pas savoir seulement où il gisait était pour elle chagrin de plus. En vraie terrienne, attachée au sol, elle souffrait doublement à l'idée de ce pauvre mort, seul, au loin, comme les bohémiens, toujours sur les routes, ou les marins, toujours sur les flots.

C'était lui qu'elle eût voulu visiter, c'était pour lui pensées, fleurs, prières; s'il n'était pas là, sous la dalle portant son nom, l'écho et le parfum n'en monteraient pas moins au paradis, où l'on se retrouve "trétous". Elle se languissait après le jour béni qui la réunirait enfin à celui qu'elle pleurait, et rien ne parvenait à la rattacher à ce monde, vide pour elle, puisque son garçon n'y était plus.

Le docteur ordonnait des distractions, pas d'émotions, de souvenirs pénibles...

— Comment faire? soupirait Claudette. Elle se complaît dans son deuil et tout ce qui le lui rappelle. J'ai voulu ôter de ses yeux ce chapeau de franc-tireur, dont la vue lui fait mal, je le crains; elle s'y est opposée, disant: "Mon fieu en avait un comme ça!" Dernièrement, elle a trouvé dans la coiffe cette médaille rouillée, elle en était tout attendrie. "C'est une pauvre mère, comme moi, qui l'aura cousue en cachette pour porter bonheur à son garçon."

Le comte prit dans sa main la pieuse relique, placée sous le globe de la pendule, et l'examina, songeur.

C'était un de ces modèles courants, qui se débitent à la grosse, sans aucun signe particulier.

— On nous en distribua de pareils à l'issue de la messe qui nous réunit, quelques compagnons et moi, à la Sainte Table, à la veille de Patay, murmura-t-il, mais, dans les compagnies franches, ce devait être plus rare que chez les zouaves pontificaux.

— Tous les francs-tireurs n'étaient pas des païens, protesta vivement la fermière qui entrait, et, j'en jurerais, Pierre est mort en bon chrétien.

Tournel ne répondit pas, préoccupé malgré lui.

C'était un fait insignifiant, une coïncidence fortuite, mais il avait beau s'en défendre, cette médaille évoquait à sa mémoire cet instant, qu'il avait cru être le dernier, où Pierre, à genoux, recevait ce souvenir pour Claudette. Et la pauvre relique tremblait entre ses doigts, comme si c'eût été la même.

Impossible! C'était une idée folle, chimérique, absurde; ce chapeau trouvé au bord des étangs, le jour de Noël, n'avait rien de commun avec le jeune sergent mort à l'ambulance, au lendemain de Patay.

L'explication de Mme Marceau était la seule raisonnable, la seule plausible...

Rien n'y faisait.

L'imagination, cette folle du logis, qui ne respecte même pas celui du sage, lui soufflait les suppositions les plus romanesques, et il tournait, retournait, la médaille, comme pour lui arracher son secret:

Enfin, n'y tenant plus:

— Voudriez-vous... voudriez-vous me la donner? demanda-t-il avec embarras. Elle me rappelle celle que j'ai perdue.

Comment lui eût-on refusé quelque chose? Seulement, c'était bien piètre cadeau.

Il ne s'en montra pas moins enchanté.

— Ça vous fera penser à nous et à mon pauvre fieu, dit la fermière avec un soupir.

Et Paul répondit:

— A lui surtout!

CHAPITRE VI

Petit Prince veut bien

Vers la fin de 1872, l'état de Mme Marceau empira subitement, comme si le funèbre anniversaire la rapprochait encore du cher disparu. Elle dut s'aliter, et Claudette, alarmée, se hâta de prévenir sa mère qui arriva pour Noël, avec son fils, au vif déplaisir de ce dernier qui venait toujours à Cléry de fort mauvaise grâce.

C'était maintenant un rhétoricien blême et dégingandé, d'une suffisance insupportable, tranchant sur tout avec un aplomb qui faisait l'orgueil de sa mère, jugeant les hommes et les choses du haut de ses seize ans, blaguant les croyances de Mme Marceau et les convictions de M. Mouillart, pour se venger des "bonnes vérités" de l'une et des "collés" de l'autre, auxquelles il était incapable de répondre! Quand on s'appelle Napoléon, on est au-dessus de ces vétilles.

Et Mme Bétemps approuvait. Le parti bonapartiste relevait la tête; le premier moment de stupeur passé, les esprits abattus secouaient leur torpeur, les fronts humiliés se redressaient. Dans l'armée, la magistrature, l'administration, peuplées de créatures du régime déchu, beaucoup considéraient encore le gouvernement comme un gouvernement provisoire, et lui continuaient leurs services sans se croire autrement engagés envers lui. De leur côté, les nouveaux venus, en minorité relative, ne se sentaient pas bien chez eux et montraient, tantôt une timidité d'invités, tantôt une insolence de parvenus. Il en résultait une sorte d'embarras, de malaise, parfois assez plaisant dans ses conséquences. A Péronne, en particulier, le sous-préfet du 4 septembre, vieux républicain modeste et timoré, s'effaçait constamment devant Randatz, qui gouvernait presque l'arrondissement, à la profonde indignation de l'oncle Victorice.

Aussi Elodie commençait-elle à regretter sa précipitation. Si l'Empire revenait, pourtant. Retrouverait-elle pareil gendre et Napoléon pareil protecteur?

— Ma fine! elle en restera éberlifée jusqu'à la fin de ses jours, bougonnait la fermière. Pourvu qu'après moi elle ne mette pas ma pauvre Claudette sur la paille pour que son grand flandrin fasse le joli coeur!

Elle le tenait en piètre estime et ne s'en cachait pas. Un propre à rien, pas plus capable de sa tête que de ses bras, qu'il eût fallu embarquer à sa première fredaine pour lui donner du corps et du coeur. Un morveux, qui n'avait nul respect pour les personnes d'âge; un ingrat, sans nulle souvenance d'avoir été hébergé, nourri, soigné et oubliant même celle qui l'avait élevé, dorloté. Ah! c'était bien le fils de sa mère!

— Heureusement, il n'est pas mon filleul! proclamait M. Mouillart. Je le renierais!

— S'il s'appelait Victorice, il se comporterait mieux. On lui a faussé la jugeotte, à ce garçon, c'est sa seule excuse.

— C'est égal! Quand on a une soeur comme la sienne, on ne la fait pas pleurer!

Hélas! jamais l'enfant qui lui avait déjà coûté tant de peine n'avait coûté tant de larmes à "maman l'autre".

Bien qu'elle lui fût toujours indulgente et douce, trop même! non seulement il la glaçait par son indifférence, la repoussait avec humeur, mais il s'ingéniait à la tourmenter avec un sorte de cruauté méchante, comme s'il éprouvait contre elle une sourde rancune, une irritation continuelle dont elle cherchait vainement le motif. Etait-ce jalousie de l'affection de sa marraine, sentiment d'envie ou toute autre raison?

Ses rares visites, car il ne venait à Cléry qu'en rechignant, étaient pour lui un supplice plus qu'une joie, tant il semblait prendre à tâche de se rendre haïssable, de désoler ce coeur aimant par une sécheresse, un scepticisme plus affecté que réel. A ce dernier voyage, surtout, il se montra particulièrement odieux. S'il était permis de venir s'enterrer dans un pareil trou, avec une malade! En été, ce n'était déjà pas drôle, mais en hiver, quand il gèle!

— Tu ne disais pas cela en 70! observa doucement Claudette.

— J'étais un gamin!

— Tu prétendais adorer la campagne!

— Maintenant, je l'exècre! Et, quand la vieille ne sera plus là, j'espère que l'on bazardera cette bicoque, pour ne plus jamais y remettre les pieds.

— Oh! mon frère!

Douloureusement impressionnée par ces paroles et cette expression haineuse, la jeune fille lui ferma la bouche d'une main tremblante. Il la repoussa brutalement et s'en fut, sifflotant entre ses dents.

Mme Bétemps ne se gênait guère plus; montrant une indifférence pénible, elle exposait tranquillement ses projets d'avenir, tablait sur la mort planant sur la maison.

En Province

FISHER BRANCH

Nous aimons à annoncer aux lecteurs de la **Liberté** et à nos amis d'Inwood, de Broad Valley et d'Hodgson surtout, que la soirée de paniers, suvie de la râfle d'un couvre-pieds et d'une jolie fourrure, aura lieu le lundi, 18 novembre, vers les 8 heures du soir, et non le 25, comme il avait été proposé au début.

Venez en foule, chers amis, venez avec nous, oublier pendant quelques instants du moins vos labeurs et vos difficultés quotidiennes, et donner libre cours à la vraie joie et à l'entière gaieté qu'apportent toujours ces soirées, lorsqu'elles ont surtout pour principe l'union et le bien de la société.

Il nous fait aussi plaisir de penser que les jeunes filles et les dames de la paroisse tiendront en honneur de faire entendre leurs chansonnettes, et donneront par là même à notre soirée un cachet joyeux et harmonieux.

* * *

L'élévateur de notre village est en marche et dans la route même du progrès, paraît-il, puisque plusieurs de nos gens y ont vendu du grain et paraissent être satisfaits de leurs revenus.

Un élévateur, une beurrerie et une belle école équipée d'après le style moderne, voilà trois bonnes bâtisses qui figurent bien dans notre village et lui donnent un réel cachet de prospérité. "Aide-toi et le ciel t'aidera", dit un vieux proverbe. Oui, restons attachés à notre foyer, tout pauvre qu'il soit, à notre besogne de cultivateur, toute petite ou pénible qu'elle puisse être, car avec la persévérance et la longueur du temps, nous parviendrons à réaliser que le sol du modeste coin de Fisher Branch renferme d'autres trésors que des gelées destructives et des bois impénétrables.

* * *

Sont en promenade dans la ville: MM. Eusèbe Bouvier et Alcibiade Gamache. Ce dernier devait, accompagné de son épouse, visiter des amis à Laurier. Nous leur souhaitons à tous un heureux voyage et un entier succès dans leurs affaires.

• • •

Après un court séjour dans l'Ouest, M. Joseph Leroux a eu l'agréable pensée de venir surprendre son frère prêtre au milieu même de ses brebis. La pensée a réussi à merveille, et nous souhaitons à notre vénéré Curé de fréquentes visites de ce genre, qui sont si douces et consolantes au coeur, puisqu'elles viennent du Bas Canada.

Confort pour les dyspeptiques. — Nulle maladie n'est aussi tracassante et fatiguante que la dyspepsie, résultat d'un mauvais fonctionnement du foie et de l'estomac, et dont la victime doit être prise en pitié. Cependant elle peut trouver un prompt soulagement dans les Pilules Végétales de Parmelee, un remède qui a à son crédit des années de succès. Beaucoup de pilules sont annoncées comme étant ce qui existe de mieux, mais aucune ne peut rivaliser avec celles de Parmelee.

LA BROQUERIE

Un de nos abonnés de La Broquerie nous a envoyé, lundi le 28, un mandat poste de $1.50, en paiement de son abonnement. Il a oublié de signer sa lettre. Nous le prions de bien vouloir nous faire connaître immédiatement son nom.

SAINT-ADOLPHE

J'avais promis d'aller au bazar de Saint-Adolphe et j'y suis allé. Ah! les belles choses que j'ai vues et entendues! Comment les décrire? Il y en avait trop, et elles étaient trop belles. Inutile d'ailleurs de narrer ces belles fêtes, car il y avait de telles foules que je crois que tout le monde était là comme moi. J'ai vu de longues, longues tables chargées de tant de magnifiques objets et de tant de bibelots les plus divers qu'à cette vue j'éprouvai beaucoup de tentations. J'aurais voulu être riche, très riche pour acheter ces trésors, mais "pierre qui roule n'amasse pas mousse", dit le proverbe; or, comme je suis errant, je suis pauvre, et je dus revenir chez moi bien attristé.

Je ne parlerai pas non plus de la salle du bazar décorée de banderolles, d'oriflammes, de tentures, de drapeaux; elle était si belle que j'eusse voulu y demeurer toute ma vie, car, voyez-vous, on a des goûts d'enfant à tout âge.

On a ri, le dimanche soir principalement; j'en suis encore tout malade. Imaginez-vous qu'un gros monsieur de la ville amena ou apporta avec lui un énorme nègre, plus noir que les autres nègres, laid et affreux à voir. Jos est son nom. Or Jos était drôle et avant tout bavard. C'est une qualité chez lui, et quelqu'un qui le connaît bien me dit qu'il est naturellement bavard, même dans sa vie privée. Jos fit tant de grimaces et de contorsions que tout le monde fut épouvanté; je fus le seul à ne pas en être effrayé.

Après les méfaits du noir, M. Georges Lévêque nous intéressa grandement par des chants comiques composés sur les principaux personnages de l'assemblée.

Le résultat du bazar fut merveilleux, dit-on, et les recettes abondantes. Les paroissiens de Saint-Adolphe ont été généreux, non seulement eux, mais aussi ceux des paroisses environnantes et de la ville de Saint-Boniface. Il ne faut pas s'étonner de tant de générosité, car en plus d'un cas ils y avaient été hautement encouragés. Il y a à peine quelques dimanches, au milieu des hasards de ma vie errante, m'étant arrêté à une église située sur les bords de la Rivière Rouge, pour y entendre la messe, le pasteur, homme vénérable, exhorta vivement ses fidèles à donner généreusement, lorsque quelqu'un sollicitait l'aumône en faveur d'une autre église. "L'aumône que vous faites, disait-il, n'appauvrit pas; vous dépenseriez cet argent ailleurs. Cette charité recevra sa récompense et couvrira la multitude de nos péchés. Nous-mêmes avons déjà eu besoin de tendre la main, lorsqu'il s'est agi de la construction de notre église et de notre collège, devenu depuis école. Peut-être bien que le ciel se laissera enfin fléchir par nos aumônes et ramènera au milieu de nous les bons Frères dont nous ne cesserons de pleurer le départ."

Après des exhortations si chrétiennes et si sacerdotales, il n'y a rien de surprenant, et on est en droit de s'attendre à beaucoup de générosité semblable à celle dont j'ai été le témoin attendri, au soir de l'inoubliable clôture du bazar de Saint-Adolphe. Adieu!

Errant.

AU BAZAR DE ST-ADOLPHE

Les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie ont remporté un magnifique succès. Nous ne savons à qui décerner la palme. Elles ont bien mérité de leur paroisse: elles ont travaillé à cette oeuvre avec la même ardeur et la même charité. Nos félicitations à ces dames et à ces demoiselles, et à tous les messieurs qui les ont secondées de leur travail... et de leur argent.

La paroise de Saint-Adolphe a donné ces jours passés un admirable exemple d'esprit paroissial et chrétien.

Le dimanche matin d'abord, il y avait une assistance nombreuse à la grand'messe. Elle fut chantée par M. l'abbé Caron, vicaire à la cathédrale, et M. l'abbé A. Lambert, curé de Sioux Lookout, Ont., donna le sermon de circonstance. Le soir, tous les paroissiens et leurs amis des alentours, à l'invitation de M. le Curé Gagnon, se rendirent à l'église réciter le chapelet devant le Saint Sacrement exposé, la bénédiction fut donnée par M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale.

La prière faite, l'on se rendit à la salle paroissiale, trop petite pour loger les paroissiens de Saint-Adolphe et des paroisses environnantes, venus en très grand nombre pour applaudir des artistes venus de Saint-Boniface.

Le nègre du nom de "Jos", — facile à blanchir, paraît-il, — amusa l'auditoire par ses réparties et ses jeux mimiques.

M. Georges Lévêque mérite bien une mention spéciale; il avait composé, à cette occasion, une chanson très spirituelle qui fut fort goûtée par l'auditoire. Vraiment, "ça avait de l'allure".

Les membres de l'orchestre surent nous charmer pendant plus d'une heure par leurs morceaux admirablement choisis. Nous les remercions de grand coeur.

Le chroniqueur des semaines précédentes avait raison de dire qu'il faut aller à Saint-Adolphe pour bien s'amuser. Nous devons dire cependant que des paroissiens de Saint-Boniface et d'ailleurs ont prêté un très généreux concours. Les bonnes gens de Saint-Adolphe sauront à l'occasion leur rendre la pareille.

N'oublions pas MM. les curés Jubinville, Rocan, Lambert, Desrosiers, Caron, Rivard, Senez, qui ont témoigné beaucoup de sympathie au bon Monsieur Gagnon.

Nous ne saurions passer sous silence ceux qui présidèrent à l'enchère des objets. Nul Juif ne saurait faire mieux dans son "bedit gommerce". Il est vrai que les objets étaient magnifiques; néanmoins, les enchères furent plus ou moins folles; il fallait s'y attendre, n'est-ce pas, c'était un bazar.

Ce bazar nous a encore fourni la preuve que toujours la mise en pratique de ce proverbe: "l'union fait la force", assure le succès de toute entreprise.

Aidons-nous les uns les autres. La bonne entente chez nous, la sympathie avec nos voisins, et cette union dans la paroisse d'abord, avec les autres paroisses ensuite, contribuera au point de vue national comme au point de vue religieux à garantir le bonheur de notre race, au Manitoba.

Boniface.

M. EDOUARD COMEAULT

Nous attirons l'attention de nos lecteurs de Saint-Jean-Baptiste et des environs sur l'annonce de M. Edouard Comeault. Cet entreprenant concitoyen vient d'ouvrir dans cette paroisse canadienne-française une librairie. Un coup d'oeil sur l'annonce qui paraît ailleurs permettra à nos lecteurs de Saint-Jean-Baptiste et des environs de se rendre compte de tout ce qu'ils peuvent y acheter.

L'ALASKA APRES LA GUERRE

Il est vrai que l'Alaska a joui d'une popularité jusqu'ici inconnue parmi les touristes, depuis que la guerre a fermé les pays d'Europe à ces derniers, mais le nouveau plan élaboré par le gouvernement des Etats-Unis pour la construction de voies ferrées dans l'intérieur de ces vastes régions du nord, un plan qui entraînera la dépense de quelque $100,000,000, va encore donner un regain d'activité au développement pratique du pays, en facilitant les communications et en ouvrant de nouveaux territoires. Déjà l'Alaska, qui coûta au gouvernement de Washington la somme de $7,000,000, a rapporté à celui-ci plus de $200,000,000 et l'on a encore à peine exploité ses richesses immenses.

Le plan qui a été préparé pour l'après-guerre concerne surtout le développement plus grand des pêcheries et des mines d'or, d'argent et de cuivre, mais ce ne sont là que les principales ressources d'un pays qu'on a à tort été habitué à croire couvert de neiges perpétuelles. Le sud de l'Alaska jouit d'une saison d'été assez longue pour permettre la culture des légumes et de certaines céréales, comme l'ont prouvé les fructueux essais qui ont été faits jusqu'à présent dans quelques districts, et l'on espère maintenant qu'un plus grand nombre dirigeront leur attention vers les choses de l'agriculture. Le pays n'est pas non plus dénué de richesses forestières et celles-ci n'attendent que le moment d'être exploitées pour rapporter des bénéfices rémunératifs à ceux qui auront eu l'initiative d'en tirer parti.

Grâce à la clairvoyance des hommes qui dirigent ses destinées, la compagnie du Pacifique Canadien possède maintenant avec l'Alaska, une excellente ligne de navigation qui prendra une importance plus grande à mesure que seront développées les ressources de cette lointaine colonie de nos amis les Américains.

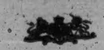
LES SOLDATS DE MANGIN

En 1896, la compagnie du lieutenant Charles Mangin s'embarquait à Dakar pour aller rejoindre la mission Marchand. A l'appel du matin, il ne manquait qu'un seul tirailleur qui pourtant était un soldat modèle quand il se trouvait dans la brousse: le vieux caporal Moktar-Kari, qui, lorsqu'il était au repos dans une ville, ne pouvait s'empêcher de boire. Les recherches ayant été infructueuses, le lieutenant Mangin donna l'ordre du départ et, clairons sonnant, la compagnie défilait dans les rues de la ville pour gagner l'embarcadère. A un moment donné, un nègre tout nu, le chef seulement coiffé d'une chéchia écarlate, fendit la foule et, s'alignant sur le flanc de la colonne, se mit à marcher au pas, raide, le front haut, marquant la cadence d'un voix retentissante comptant: Un.. deux!... Un... deux!

C'était Moklar-Kari qui, réveillé en sursaut par les clairons, ayant eu la nette vision de son devoir, s'était précipité... comme il était, pour ne pas laisser ses camarades partir sans lui.

Le vainqueur de Soissons se souvient toujours avec émotion de Moktar-Kair qui l'aida à former tant de si bonnes recrues noires!

—"**J'ai vu...**"



CONTRATS POUR LA MALLE

DES SOUMISSIONS CACHETEES, adressées au Maître Général des Postes, seront reçues à Ottawa jusqu'à midi, vendredi, le 6 décembre 1918, pour le transport des malles de Sa Majesté, contrat de quatre ans, comportant 12 trajets par semaine sur la route

STE-ANNE DES CHENES ET GARE C. N.

A commencer au bon plaisir du Maître Général des Postes.

Des formules imprimées comprenant de plus amples informations sur les conditions du contrat proposé peuvent être vues et des formules de soumissions obtenues au Bureau de Poste de Sainte-Anne des Chênes et au bureau de l'Inspecteur des Postes. Bureau de l'Inspecteur des Postes, Winnipeg, Man., le 25 octobre, 1918.

H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.

DE LA MAGNESIE POUR LES MAUX D'ESTOMAC

Neutralise l'acide, prévient la fermentation des aliments, la formation de gaz, l'indigestion acide.

Nul doute que si vous souffrez d'indigestion, vous avez déjà fait l'essai de la pepsine, du bismuth, du soda, du charbon de bois et de nombreux autres digestifs, et vous savez que ces drogues ne guériront pas votre mal,— en certains cas ne donnent même pas de soulagement.

Avant d'abandonner tout espoir et de conclure que vous souffrez de dyspepsie chronique, faites l'essai d'un peu de bisurate de magnésie, non pas d'un carbonate quelconque, citrate, oxyde ou lait, mais du vrai bisurate de magnésie que vous pouvez acheter dans toute pharmacie sous forme de pastilles ou de poudres.

Prenez une cuillerée à thé de cette poudre ou deux pastilles dans un peu d'eau, après votre prochain repas et constatez quelle différence cela fait. Cela neutralise immédiatement le dangereux acide qui fait actuellement que votre nourriture fermente dans votre estomac, génère des gaz, des gonflements, des brûlements d'estomac, des sensations désagréables après à peu près tout ce que vous mangez.

Vous verrez que, pourvu que vous preniez un peu de bisurate de magnésie après chacun de vos repas, vous pouvez pratiquement manger n'importe quoi, en jouir, sans en ressentir la moindre douleur. L'usage continu du bisurate de magnésie ne peut aucunement nuire à l'estomac aussi longtemps qu'il existe des symptômes d'indigestion acide.

Claudette en avait froid au coeur et s'ingéniait par sa sollicitude, son dévouement, à payer la dette méconnue. Elle ne se reposait sur personne, passait les nuits dans un fauteuil au chevet de la malade qui ne pouvait plus monter et occupait l'alcôve de la salle basse où tous les siens avaient poussé leur premier et leur dernier soupir.

— Ce sera bientôt mon tour, répétait-elle presque joyeuse.

Un matin, en s'éveillant, elle dit:

— C'est pour aujourd'hui.

Et comme l'on se récriait:

— Si, si! J'en suis sûre, j'ai vu mon fieu cette nuit, pendant que tu sommeilais, Claudette; il regardait par le carreau, je l'ai bien reconnu, malgré sa cicatrice et sa moustache. Il m'a souri doucement, bien doucement, et j'ai compris qu'il m'appelait.

Elle parlait d'un ton calme, sans exaltation ni fièvre, d'autant plus impressionnant. Napoléon, le front livide, fixait, d'un oeil égaré, la fenêtre où jadis lui était apparue semblable vision, avec une telle expression d'épouvante que sa mère en fut frappée.

— Qu'as-tu donc? Es-tu malade? interrogea-t-elle?

— Non, rien, un étourdissement... J'ai besoin d'air.

— Va quérir M. le curé, ça te fera du bien, dit la mourante touchée de son émotion, dont elle se croyait la cause.

Il obéit avec empressement.

— Au fond, il a bon coeur, ce garçon, dit-elle en caressant les cheveux de Claudette qui pleurait; sans ça, il ne serait pas ton frère.

Avec une simplicité tranquille, elle fit ses suprêmes recommandations, s'occupant de tout et de tous, montrant une lucidité, un bon sens, qui ne laissaient pas prévoir une fin prochaine.

— Tu as mis bien de la douceur dans ma vie, ma fille, je voudrais bien, de là-haut, voir un peu de joie dans la tienne. Tu as toujours pensé aux autres, maintenant il faut aussi penser à toi, et si tu rencontres un brave garçon, qui t'aime comme mon pauvre Pierre, il ne faudra pas te faire scrupule de lui donner sa place ici. Pas plus que moi, il ne le trouvera mauvais, car les morts ne sont point jaloux, va!

Claudette porta à ses lèvres la chère vieille main ridée et, d'une voix douce, mais ferme:

— Mère, dit-elle, lui donnant pour la première fois le même nom que son fils, je ne me marierai jamais, vous pouvez le répéter à Pierre; je n'ai pu être sa fiancée, je serai éternellement sa veuve.

La porte s'ouvrit.

— Ah! c'est M. le curé, dit la fermière.

Non, ce n'était que M. Mouillart, rouge et animé.

— Eh bien! Eh bien! Que me dit-on? Vous faites appeler l'homme noir?... En voilà une idée! claironna-t-il.

— Je ne veux point mourir en parpaillote, moi!

— Bon! Qui parle de mourir? Vous nous enterrez tous! Vous pouvez m'en croire, mieux que prêtre et médecin!

— Je crois mieux les défunts. J'ai vu mon fieu, cette nuit.

— La belle merveille!

— Il m'a annoncé ma fin.

— Non, son retour, et vous n'allez pas lui faire la sottise de trépasser pour le recevoir.

— Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là, Monsieur Mouillart.

— Regardez-moi. J'ai ma figure d'officier ministériel. Mais qu'y aruait-il là d'extraordinaire? Il ne serait pas le premier à revenir d'Allemagne! Mon grand-père est bien revenu de Russie, et l'on avait dû aussi le croire mort et enterré!

— Que voulez-vous dire?

— Ce que je dis, tout simplement. Admettez une méprise, une erreur de lit, une similitude de nom, au milieu du désordre des ambulances. Pierre n'aurait-il pu tomber aux mains des Prussiens et se morfondre dans une forteresse, pendant que nous le pleurions bêtement, jusqu'à ce qu'un ami, un vrai, vînt le tirer d'affaire une seconde fois?

Chacun l'écoutait, indécis, troublé, en proie à des sentiments divers... Elodie hochait la tête, Claudette, oppressée, était suspendue aux lèvres du narrateur, la mère, haletante, partagée entre l'espoir et le doute, n'osait l'interrompre, l'interroger...

— Mon Dieu! soupira-t-elle, si c'était seulement probable!

— C'est probable et même certain; appuya gaiement l'oncle Victorice. Voyons, vous avez vu votre garçon cette nuit?

— Bien sûr.

—Voulez-vous le revoir ce matin?

Avant qu'elle pût répondre, Pierre était dans ses bras, sur son coeur..., qui ne devait pas cesser de battre.

C'était bien Pierre et non son ombre qui était apparu à son cousin dans cette nuit de l'année terrible, la dernière pour tant d'autres, et c'était par erreur qu'il avait été porté pour mort à l'ambulance de Patay où il n'avait fait que passer. Impatient de venger son ami, il avait suivi une compagnie franche se dirigeant vers le Nord et, rapproché par le hasard des combats, avait pu gagner Cléry dans l'espoir d'embraser les siens et de remettre à Claudette le pieux legs qui lui était destiné. Surpris par le dégel, en traversant les étangs, il avait eu grand-peine à regagner l'autre rive pour rejoindre ses camarades et y avait perdue son chapeau avec la médaille bénite, qui avait tant ému M. de Tournel.

Après bien des marches, des contre-marches, embuscades, coups de main, fatigues, souffrances, succès, revers, épreuves, dangers multiples de la guerre de partisans, traqué avec quelques mobiles dans une grange, à laquelle les Bavarois avaient mis le feu, il avait été fait prisonnier. Heureusement, sur l'ordre de leur capitaine, les francs-tireurs avaient eu le soin de changer leurs uniformes avec ceux de leurs camarades de l'armée régulière, tués pendant l'attaque, ce qui leur évita une exécution sommaire, mais non les casemates prussiennes.

Enfermé à Magdebourg, Pierre avait tenté plusieurs fois de s'évader, et, condamné pour ce fait à une prolongation de peine, la fin de la guerre n'avait pas amené celle de sa captivité. Tandis que ses compagnons plus heureux retournaient dans leur "doulce France", il demeurait au fond de l'âpre Germanie, parmi les infortunés dont le triste chapelet devait s'égrener longtemps encore sur les routes d'Alsace, où, le coeur serré, on les regardait paser, le dos voûté, les cheveux blanchis, la démarche hésitante, cherchant les petits laissés au berceau et devenus presque des hommes.

Pierre n'eût pas attendu jusque-là! Sa nature combative était d'autant plus accessible au découragement. Derrière les barreaux de la forteresse, sans nouvelles de son pays, de ses parents, de ses amis, ignorant de leur sort comme ils l'étaient du sien, il ruminait les plus noires pensées. Sa mère vivait-elle encore? Et Claudette, était-elle mariée?

Dans son isolement, sa détresse, il se croyait abandonné de Dieu et des hommes et s'abandonnait lui-même à un morne abattement, enviant le sort de Tournel, appelant la sombre visiteuse qui, elle au moins, lui ouvrirait les portes de sa prison.

A quoi bon lutter, souffrir, encore des mois, des années, pour revenir un jour au pays, vieilli, usé, las, trouver le foyer désert, la maison vide, ou, — qui sait? — rencontrer quelque groupe joyeux, de beaux enfants... ceux de Claudette... heureuse mère au bras d'un autre époux?

A quoi bon?

Insensiblement, il glissait vers l'abîme de la désespérance: sa foi chancelait, la sérénité de son grand ami ne le soutenait plus sur les flots, une sorte de torpeur physique et morale engourdissait ses membres, ses facultés, sans qu'il eût l'énergie de réagir, et il restait des journées entières étendu sur son lit, sans bouger, sans manger, presque sans pensées... regardant d'un oeil vague le morne ciel de décembre, tache de gris sombre entre les noirs barreaux.

Parfois, comme dans un rêve, il revoyait le ciel de France, son heureuse enfance, alors que, sa main dans celle de Claudette, il croyait marcher sur l'azur; les sites familiers, la ferme aux volets verts, l'église toute blanche, le sentier des étangs où, pour la première fois, il avait rencontré celui dont l'influence bénie eût seule pu l'arracher au démon de la folie ricanant à son oreille.

Ah! s'il avait été là!...

Soudain, il se frotta les yeux, se dressa sur son séant. Etait-il donc déjà chez les morts? Dans le rais lumineux de l'huis entre-bâillé, Tournel s'avançait vers lui les bras tendus... et son étreinte était bien celle d'un vivant.

Comment l'avait-il retrouvé? Comment était-il venu le chercher au fond de la Saxe? Qui l'avait guidé jusque-là?

Le comte lui montra une médaille ternie.

C'avait été le premier indice, le fil conducteur, si ténu, si fragile, qu'il n'avait osé y suspendre un autre espoir, grâce auquel il avait pu s'engager dans un labyrinthe de démarches, d'enquêtes souvent amitié moins robuste. Mais, fort de sa conviction, plus puissante que sa raison même, il ne s'était pas laissé détourner de son but, usant de tous les moyens, de toutes les influences...

Par l'autorité de son nom et de sa personne, jointe à ses relations intimes avec le comte de Saint-Vallier, ambassadeur à Berlin, il obtint, non sans peine, un permis de visiter les prisons allemandes et, après avoir délivré nombre de captifs, comme les anciens Pères de la Merci, il arriva enfin à celui qu'il cherchait...

Il était temps!

Maintenant, avec une sérénité un peu mélancolique, il jouissait de la joie de la mère et du fils le comblant de bénédictions, moins éloquentes encore que certain silence...

"Le bonheur des autres." A-t-il réussi, petite Claudette? Les yeux, noyés de douces larmes, répondent pour elle.

Mme Marceau rayonne, elle ne songe plus à trépasser, allez, et ne se lasse pas de contempler les deux beaux enfants, dont elle réunit les mains dans les siennes:

— Vois-tu, Pierre, ça été pour moi une fille, une vraie fille, elle le restera toujours, n'est-ce pas?

Elle rit, malicieuse.

Claudette rougit... Pierre, gêné, se détourne.

Ma fine! ça fera un joli couple! Foin de ses sottes appréhensions! Ils se conviendront à merveille. Si elle est une **demoiselle**, lui a bien la mine d'un **monsieur** avec sa moustache brune, son ruban rouge, son teint pâlot...

AU COLLEGE

Tournoi

Un tournoi en temps d'épidémie! Un tournoi quand les philosophes, tant d'étoiles de sport, n'y sont pas! Un tournoi avec tant de classes diminuées, amputées! Un tournoi sans spectateurs! Quel bluff monumental! Et pourtant le vrai tournoi-succès, le tournoi qui a mis le plus de soleil dans notre vie écolière, c'est celui du 18 octobre 1918. La nature frileuse souriait de son plus séduisant sourire, son haleine parfumée semblait souffler un désinfectant contre l'"influenza". L'invulnérable entrain de 145 pensionnaires marquait une joie de 145 degrés en-dessus de zéro. Mille drapeaux et oriflammes, disposés avec art par des artistes de goût sûr, piquaient l'horizon de blanc, de rouge, de vert et de bleu, semblant crier aux externes absents: "Venez voir quels sont ceux qui s'ennuient!"

Il ne restait plus qu'à ouvrir le feu des traditionnels combats, les héroïques Marne, Verdun ou Waterloo. La Rhétorique, la Belles-Lettres et la Versification se disputèrent le championnat des classes avec une telle émulation, un tel acharnement qu'on aurait dit que quelque souffle d'égalité sportive ne cessait d'animer ces vaillants de l'arène. Un moment l'on crut qu'il n'y aurait pas de vaincus, quand soudain des vainqueurs se dessinèrent; les Rhétoriciens l'emportaient, suivis d'assez près par la Belles-Lettres, qui devait d'ailleurs étinceler par ses supériorités individuelles. Le céleste Müller, véritable Achille-aux-pieds-légers, laissa loin derrière lui tous les plus rapides coursiers. Les Intermédiaires trouvèrent leur champion dans Gillis de Laronde, tandis que les Cadets voyaient la couronne victorieuse s'étonner de tomber sur le front altier d'un noble et fougueux Rhétoricien, Etienne McEachran, qui lui-même n'est pas encore revenu de sa stupéfaction.

Eugène, ce vétéran des coureurs, — passif cette journée-là, — se sentait rajeunir à la vue de tant de jeunes qui promettent. Même Roland, que les jeux laissent aussi impassible que la vie de pensionnaire, se surprenait à trouver des textes où Cicéron chante les jeux faits pour les hommes.

A mesure que le soleil montait dans la grande prairie bleue, comme pour mieux voir:

"la mêlée, effroyable et vivante broussaille"

le jour devenait de plus en plus tiède et l'entrain de plus en plus brûlant. C'en était assez pour allumer, l'enthousiasme des poétiques Humanistes, qui prirent définitivement leur essor vers toutes les supériorités. Cardin, Müller, Marcoux, Préfontaine, dans la "course à relais" et la lutte des "hommes forts", s'acquirent un nom encore présent dans toutes les mémoires; "Mataiôtès mataiôtêtôn, ta panta mataiôtès", comme dirait si bien par coeur Titoine ou Gabriel.

Si quelqu'un pouvait encore croire que la valeur attend les années, il n'aurait pour se désabuser, qu'à venir voir nos petits de la Première Division se disputer les couronnes olympiques. La terre frémissait sous leurs pas, l'air sifflait dans leurs course, on aurait dit que le soleil se faisait plus souriant et applaudissait de ses rayons tant d'exploits inattendus. Le crieur lui-même, ce prodige de gosier d'airain, ce héraut par excellence que les sourds entendent, que les aveugles voudraient voir pour admirer ces lèvres étonnantes et tonnantes, même lui, ce stentor grave, calme et froid, cet Hector enfin dont la voix semble plus qu'une voix d'homme, même lui, dis-je, sentait sa voix s'adoucir, s'humaniser, quand il proclamait les noms gentils des petits victorieux. Vive les Petits! Vive Hector!

Bref, de neuf heures et demie du matin jusqu'à cinq heures du soir ce fut une véritable épidémie de fiévreuse vaillance et de légitime ardeur.

Une douce mais trop persistante rosée vint alors refroidir les sangs et mettre un long intermède aux joutes de l'extérieur. Ce fut alors une course pour aller respirer l'air sec de la grande salle.

Après souper, feu de joie! Dressé artistement et allumé par des mains expertes, ce fut le vrai clou de la fête. L'entrain se remit à pétiller et l'éloquence à jaillir en lumineuses étincelles. Des voix sérieuses, des compétences mirent une conclusion à cette journée athlétique. C'était la flamme éducatrice qui se mêlait à la flamme passagère d'un feu de branches et rallumait en nos esprits la vérité que les jeux ne sont pas tout, que les jeux doivent être dans la vie intellectuelle comme le feu de branches qui flambe et s'éteint. Chacun redevenu sérieux s'en fut à la chapelle redire à la Vierge les "Ave" du rosaire et les beaux chants du soir.

Voici d'ailleurs le détail de la journée:

Résultat du tournoi

Course de 100 verges.—Séniors: 1. Muller, Célestin, 11 3-5 sec.; 2. Lemay, Eugène; 3. Marcoux, Gabriel. Intermédiaires: 1. De La ronde, 12 1-5 sec.; 2. Price, L.; 3. Bouchard, J. Cadets: 1. Prendergast, P., 13 2-5 sec.; 2. Donahue, T.; 3. McEachran, E. Frimousses: 1. Lemay, Ch.-Aug., 14 sec.; 2. Barker, J.; 3. Deis, P. Mioches: 1. Lalonde, 15 sec.; 2. Royal, W.; 3. Lane. A. Bambins: 1. Farelly, 16 sec.; 2. Poitras, J.-B.; 3. Lapointe, W.

Lancement du boulet.—Seniors 16 livres: Valentini, P., 25 p. 9 p.; Marcoux, G., 24 p. 2 p.; Chabot, L., 24 p. Intermédiaires, 13 liv.: DeLaronde, F., 23 p. 10 p. Caron, M., 23 p. 5 p.; Désorcy, M, 22 p. 9 p. Cadets, 13 livres: McEachran, E., 20 p. 9 p.; Prendergast, A., 17 p. 3 p.; Trush, 17 p. 2 p.

Course sur une jambe (50 verves). — Séniors: Lemay, Eug., 14 sec.; Marcoux, G.; McEachran, D. Intermédiaires: De Laronde, 14 sec.; Caron, M.; Price, L. Cadets: Donahue, 15 sec.; Prendergast, A.; Trush.

Course à la brouette "vivante" (50 verges). — Seniors: Marcoux, G. et Muller, C., 15 sec.; Lemay, Eug. et Cardin, V.; Proulx et Clermont. Intermédiaires: Caron, M. et McDougall, 16 sec.; Price, L. et DeLaronde; Bouchard, J. et Herry, H. Cadets: Shore et McEachran, E., 18 sec.; Prud'homme et Mikolash; Mydynsky et Smaha.

Saut en longueur avec course.—Seniors: Muller, C., 15 p. 3p.; McEachran, D.; Lemay, Eug. Intermédiaires: Désorcy, M., 13 p. 5 p.; Stensby, Alex.; Lévêque, J. Cadets: McEachran, E., 12 p. 2 p.; Laurin; Smaha.

Lancement de la balle. — Seniors: Baril, A., 255 p.; Lemay, Eug., 237½ p.; McEachran, D., 230½ p. Intermédiaires: Caron, M., 217 p. 4 p.; Désorcy, M., 215 p. 3 p.; Price, L., 198 p. Cadets: McEachran, E., 189 p. 4 p.; Trush, 182 p. 10 p.; St-Pierre, 173 p. 3 p.

Lancement de la balle dans un seau. — Séniors: Proulx, C.; Cardin, V. Intermédiaires: Huska; Coupal. Cadets: Shore; Mydynski.

Course aux patates. — Séniors: Proulx, C.; McEachran, D.; Marcoux, G. Intermédiaires: Caron, M.; Lanctôt, J.-B.; Herry, H. Cadets: McEachran, E.; Laurin, D.; Donahue, T. Frimousses: Parent, Nestor; St-Pierre, J.; Deis, P. Mioches: Royal, W.; Bertrand, F.; Lafrenière, H. Bambins: Lapointe, W.; Parent, Edouard; Poitras, J.-B.

Course du demi mille.—Séniors: Valentini, P., 3 m. 24 s.; Proulx, C.; Cardin, V. Intermédiaires: McDougall, E., 3 m. 55 s.; Lanctôt, J.-B.; Price, L. Cadets: Trush, S.; Prendergast, P.; Laurin, D.

Course de 220 verges.—Séniors: Mulelr, 27 sec.; Marcoux, G., 28 sec.; Lemay, Eug., 29 2-5 sec. Intermédiaires: De Laronde, 28 4-5 sec.; Lanctôt, J.-B.; Bouchard, J. Cadets: Prendergast, 29 1-5 sec.; Donahue; St-Pierre. Frimousses: Lemay, Ch.-Aug., 33 sec.; Parent, Nestor, 33 3-5 sec.; Deis, P. Mioches: Lalonde, G., 34 sec.; Royal, W.; Marsolais, H. Bambins Poitras, 35 sec.; Roberge; Farelly.

Course aux oeufs (50 verges): Séniors: McEachran, D.; Muller, C.; Lemay, Eug. Intermédiaires: Herry, H.; Bouchard, J.; Dubuc, P. Cadets: Chornobuy; Sweeny; Prendergast.

Course à trois jambes (50 verges): — Séniors: Chabot, L. et Préfontaine, Ed.; Lemay, Eug. et Cardin, V.; Clermont et Greszchuk, T. Intermédiaires: Price et Lévêque, J.; Lanctôt et DeLaronde; Bouchard et Herry, H. Cadets: McEachran, E. et Laurin; Trush et Chornobug; Paradis et Roy, A.

Course aux chaussures (100 verges). — Séniors: Muller, C.; Baril, A.; Marcoux, G. Intermédiaires: Dubuc, P.; Brodeur, O.; Lévêque, J. Cadets: St-Pierre; Donahue; McEachran, E. Frimousses: Tuxford, D.; Dies, P.; Simard, G. Mioches: Bertrand, G.; Royal, W.; Lalonde, G. Bambins: Parent, Norbert; Lambert, J.; Farelly, M.

Saut en hauteur avec course. — Séniors: Préfontaine, Ed., 4 p. 3 p.; McEachran, D.; Clermont, A. Intermédiaires: Désorcy, M. 4 p. 4p.; Lanctôt, J.-B.; DeLaronde, G. Cadets: Donahue, 4 p. 2 p.; McEachran, E.; Herry, M.

Course en sacs (50 verges). — Séniors: McEachran, D.; Greszchuk, T.; Lemay, Eug. Intermédiaires: Bourgouin, L.; Herry, H.; Dubuc, P. Cadets: McEachran, E.; Paradis, O.; St-Pierre, J.

Voltige à la perche. — Séniors: McEachran, D., 7 pds; Préfontaine, Ed. Intermédiaires: Bouchard, J., 6 p. 10 p.; Lévêque, J. Cadets: Trush, S., 5 p. 3 p.; McEachran, E.; Herry, M.

Course à relais. — I Division: Belles-Lettres: Cardin, V., Marcoux, G., Muller, C., Préfontaine, Ed.; Versification: Valentini, P., Lanctôt, Price, Herry, H.; Rhétorique: Caron, M., Lemay, Eug., Lévêque, R., McEachran, E. II Division: Préparatoire français: Goulet, Brodeur, Lapointe, Parent, N.; Eléments latins: Roy, L., Roy, W., Minvielle, Lemay; Méthode: Mager, J., Gervais, Royal, Marsolais.

Souque à la corde. — Belles-Lettres a vaincu Rhétorique; Versification a vaincu Méthode; Méthode a vaincu Eléments latins: Cours universitaire a vaincu Basses classes; Séniors II Div. a vaincu Cadets I Div.; Equipe Lambert, J. a vaincu Equipe Mager, R.

Championnats individuels. — Seniors: Muller, Célestin, 12 pts. Intermédiaires: DeLaronde, Gillis, 10 points. Cadets: McEachran, Etienne, 15 points.

Championnats de classes. — Rhétorique, 33 points; Belles-Lettres, 29 points; Versification, 27 points.

A moins que les vers ne puissent être expédiées de l'organisme, un enfant ne saurait avoir bonne santé. L'Exterminateur de Vers de Mother Graves est le meilleur remède qu'on puisse trouver pour détruire les vers.

Notre Cause est Sacree
Elle Doit Prevaloir

NOTRE CAUSE est la cause de l'Humanité

NOTRE VOLONTE de la faire prévaloir est irréductible. Depuis le commencement des temps, jamais des hommes sur le champ de bataille n'ont été mus par des raisons plus nobles et plus justes que celles qui donnent tant de force et de courage à nos fils soldats en France.

Que la cruauté, le pillage, l'injustice du fort envers le faible, prennent fin!

Ceux qui prennent à témoin le nom de Dieu, cependant brûlant et détruisant; ceux qui se disent les alliés de la Divinité, cependant pillant et torturant, seront bientôt appelés à rendre un compte sévère de leurs actes.

Inutile de rappeler avec quel courage et quelle valeur nos soldats combattent — leur héroïsme soulève un enthousiasme universel.

Le devoir nous dit, à nous demeurés ici, ce que nous devons faire. La demande d'argent du Canada pour poursuivre la lutte nous est un impérieux appel, commandant le sacrifice.

Que rien ne détourne notre attention de ceci:—les Obligations de la Victoire que vous acquérez par vos sacrifices sont votre offrande sur l'autel de l'Humanité.

Publié par le Comité Canadien de l'Emprunt de la Victoire, en co-opération avec le Ministre des Finances du Dominion du Canada

Autour de la Ferme

NOURRISSEZ-VOUS VOS VACHES, OU VOS VACHES VOUS NOURRISSENT-ELLES?

(Suite et fin)

Troisième question: A quelle époque la vache laitière commence-t-elle à donner des profits, et quand cesse-t-elle d'en donner?

A son premier veau une vache doit donner suffisamment de lait pour payer sa nourriture et son entretien, et à son second, pourvu toujours qu'elle reçoive une nourriture convenable, elle doit donner des profits; sinon il vaut mieux l'engraisser pour la boucherie.

C'est à cette époque que le cultivateur doit se rendre compte si, oui ou non, cette bête donne des profits.

Voici le fruit d'une petite expérience. Il nous est arrivé de faire le contrôle du rendement de divers troupeaux; dans ces troupeaux nous avons trouvé des vaches de neuf ans qui ont donné des déficits de $15 à $20 par année. Supposez que ces vaches aient fait une perte moyenne de $18.00 depuis l'âge de trois ans, et vous arriverez au joli déficit total de: 6 x 18: $108.00 pendant ces six années.

A la place de cette pauvre vache, mettez une bonne vache laitière qui aurait donné un profit de $20 par année depuis l'âge de trois ans, et au lieu d'un déficit de $108.00, c'est un profit de $180.00 réalisé pendant les mêmes six années. Donc, $180.00 de bénéfices non réalisés, plus $108.00 de perte subie, cela fait $288.00 que ce cultivateur a perdu du fait d'une seule mauvaise vache, pendant ces six années. Imaginez ce que cela peut vouloir dire pour un troupeau de quinze ou vingt vaches.

A quel âge une bonne vache laitière cesse-t-elle de donner du profit?

En général, la vache laitière convenablement soignée augmente en lait jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, et il faut dire que le temps où elle cesse de donner des revenus ne dépend pas nécessairement de l'âge de la vache, mais de sa constitution, de la nourriture et des soins qu'elle a reçus.

Les bonnes laitières ordinaires commencent à diminuer en lait entre dix et quatorze. Si une vache a été excellente laitière et qu'elle donne des génisses ayant les qualités de la mère, il serait de bonne pratique, au point de vue des profits, de la garder jusqu'à ce qu'elle perde ses dents, ne serait-ce que pour la valeur des génisses qu'elle donne, car souvent une de ces génisses vaut plus que le rendement d'une bonne vache ordinaire.

* * *

Réponse à la quatrième question: Comment élever un troupeau de bonnes vaches laitières?

Il faut premièrement, comme nous l'avons dit plus haut, faire le contrôle du rendement de chacune des vaches de son troupeau pour connaître les meilleures. Deuxièmement, élever les génisses des meilleures vaches. Troisièmement, voir au soin de ces génisses pour que leur croissance ne souffre pas d'arrêt jusqu'au moment où elles arriveront à leur complet développement. Quatrièmement, être fidèles à garder un reproducteur dont les qualités sont connues. Il serait peu sage de se contenter d'avoir un reproducteur de race pure, car il y a des animaux inférieurs parmi ceux de race pure comme chez les animaux de races mélangées.

Mais, direz-vous, il n'est pas facile de connaître que le reproducteur possède ces qualités?

C'est très facile au contraire, car les différentes associations d'éleveurs d'animaux de race pure conservent dans des régistres préparés exprès, les notes qui établissent que les descendants de tel ou tel reproducteur ont fait leurs preuves pour la quantité de lait et de matière graisse. Si on ne peut pas vous fournir cette preuve, n'achetez pas le reproducteur.

Ici, je désire poser la question qui m'est souvent faite, à savoir: Quelle est la meilleure race de vaches laitières?

La vache qui donne la plus grande quantité de lait et de matière grasse est la meilleure, peu importe la race, la couleur ou l'apparence extérieure, car dans toutes les races il y a de bons et de mauvais sujets.

I. VILLENEUVE,
Instructeur agricole, Département d'Agriculture.

QUE LE KAISER S'EN AILLE!

Le peuple allemand doit se débarrasser des autocrates militaires, s'il veut obtenir un armistice.— Les chefs des armées alliées définiront les conditions d'armistice. — Si l'Allemagne garde le Kaiser, une seule alternative reste pour arrêter la guerre: Une reddition sans condition.

Washington, 24. — Le président Wilson a soumis aux alliés la note allemande demandant un armistice et la paix, et il a informé en même temps Berlin qu'il ne peut y avoir d'armistice possible que dans des termes qui signifieraient, pour l'Allemagne, l'impossibilité de recommencer les hostilités.

Quant à consentir à traiter davantage avec les autorités d'Allemagne, le président leur a donné cet avis:

"S'il faut (en parlant des Etats-Unis) traiter avec les chefs militaires et les autocrates de la monarchie d'Allemagne maintenant, ou s'il semble qu'il faille traiter avec eux plutôt par considération pour les obligations internationales de l'Empire Allemand, ce ne sont pas des négociations de paix qu'il faut demander, mais bien la reddition de la part du peuple allemand. Si on ne parle pas de cette chose essentielle, on ne peut absolument rien gagner."

Texte de la réponse de Wilson

Washington, 24. — Voici le texte de la réponse du président Wilson à la dernière note de l'Allemagne.

"Le Secrétaire d'Etat rend public le texte suivant:

"Du Secrétaire d'Etat au Chargé d'affaires intérimaire des intérêts allemands aux Etats-Unis.

Département d'Etat,
le 23 octobre 1918.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre note du 22, transmettant une commutation datée du 20, venant du gouvernement allemand, et je dois vous avertir que le président m'a donné ordre de répondre comme suit:

"Ayant reçu la solennelle et explicite assurance du gouvernement allemand qu'il accepte sans réserve les termes de paix formulés dans son discours au Congrès des Etats-Unis, le 18 janvier 1918, ainsi que les principes d'arrangement qu'il a énoncés dans ses discours subséquents, particulièrement dans celui du 27 septembre, et que le gouvernement allemand désire discuter les détails de l'application de ces principes, et que ce désir ne vient pas de ceux qui ont jusqu'ici dicté la politique allemande et conduit la présente guerre au nom de l'Allemagne, mais des ministres qui parlent au nom de la majorité du Reichstag et d'une majorité importante du peuple allemand; ayant aussi reçu du présent gouvernement allemand l'explicite promesse que les règles d'humanité pour la conduite de la guerre seraient observées sur terre et sur mer par les forces armées allemandes, le président des Etats-Unis croit qu'il ne peut pas refuser de conférer avec les gouvernements alliés aux Etats-Unis sur la question de l'armistice.

"Il croit de son devoir de dire encore une fois cependant, que le seul armistice auquel il lui semble justifiable d'accorder considération est une armistice qui laisserait les Etats-Unis et ses alliés en mesure de mettre en vigueur tous les arrangements qui pourraient être faits et de rendre impossible à l'Allemagne le renouvellement des hostilités.

"C'est pourquoi le président a transmis sa correspondance avec les autorités actuelles de l'Allemagne aux gouvernements alliés des Etats-Unis, en leur suggérant que si ces gouvernements sont disposés à faire la paix avec les termes et sur les principes indiqués, qu'ils demandent à leurs conseils militaires et aux conseils militaires des Etats-Unis de soumettre aux gouvernements alliés aux Etats-Unis les termes nécessaires d'un tel armistice qui seraient de nature à protéger les intérêts des peuples concernés et à assurer aux gouvernements des Alliés le pouvoir illimité de sauvegarder et de mettre en force les détails de la paix auxquels le gouvernement allemand a consenti—pourvu que ces gouvernements croient qu'un tel armistice est possible au point de vue militaire. Si les conditions de l'armistice sont acceptées par l'Allemagne, ce sera une preuve que cette dernière accepte sans équivoque les termes et les principes de paix.

"Si significatifs et si importants que soient les changements constitutionnels dont parle le secrétaire des Affaires Etrangères allemandes dans sa note du 20 octobre, il ne semble pas certain que les principes du gouvernement responsable aient été appliqués au peuple allemand, il n'est pas non plus certain que des garanties existent ou soient en perspective, pour confirmer les changements que le gouvernement allemand avaient acceptés. Même il n'est pas évident que le noeud de la difficulté ait été atteint. Il se peut que les guerres futures soient conduites par le peuple allemand, mais il n'en a pas été ainsi dans la présente guerre, et c'est de la présente guerre que nous nous occupons.

Il est évident que le peuple allemand n'a aucun moyen de faire connaître et de faire respecter sa volonté par les autorités militaires. Il est hors de doute que le Roi de Prusse a tout pouvoir pour contrôler la politique de l'Empire.

"L'initiative de cette nouvelle politique appartient aux maîtres de l'Allemagne. Croyant que la paix du monde entier dépend du franc parler et de l'action énergique, le président croit de son devoir de dire sans essayer d'adoucir des mots qui peuvent sembler durs que les nations du monde ne doivent pas et ne peuvent pas se fier à la parole de ceux qui ont jusqu'ici été les maîtres de la politique allemande, et il désire faire remarquer une fois encore qu'en concluant la paix, le gouvernement des Etats-Unis ne peut conférer qu'avec les véritables représentants du peuple allemand à qui on a assuré une constitution qui les ferait les véritables maîtres de l'Allemagne.

"Si le gouvernement des Etats-Unis doit avoir affaire avec les autorités militaires et avec les autocrates de l'Allemagne actuelle, ou s'il est pour avoir affaire à eux plus tard quand il s'agira de régler les obligations internationales de l'Empire allemand, ce gouvernement ne demande pas des négociations, mais une reddition. On ne gagnerait rien à cacher ce point essentiel.

"Acceptez, Monsieur, l'assurance renouvelée de ma haute considération.

(Signé) Robert Lansing.

LETTRE DU PAPE SUR LA POLOGNE

Rome, 24. — Dans une lettre apostolique à l'archevêque Alexandre Kakowski, de Warsaw, le pape exprime l'espoir que le peuple de la Pologne pourra jouir du privilège de choisir sa propre forme de gouvernement. La communication finit en disant que le pontife, désirant montrer son bon vouloir à l'égard de la Pologne, se propose de faire de l'archevêque Kakowski un cardinal, lors du prochain consistoire.

LA TSARINE ETAIT UNE ESPIONNE, DIT-ON

New-York, 25. — M. Henry W. Mapp, Commissaire de l'Armée du Salut, qui revient de Russie, rapporte que c'est la défunte tsarine russe qui aurait fourni des renseignements à l'Allemagne qui auraient servi à couler le navire sur lequel se trouvait Lord Kitchener.

M. Mapp dit qu'il a appris en Russie que la tsarine avait un fil téléphonique privé dans sa chambre, à son palais d'hiver à Pétrograd, au moyen duquel elle transmettait au gouvernement allemand toutes les informations touchant les plans militaires des Alliés reçues par la Russie en sa qualité d'alliée.

Encore d'après M. Mapp, ce sont Kerensky, Lenine et Trotsky qui sont responsables du chaos qui existe actuellement en Russie. Lorsque Kerensky commença à contrôler le gouvernement révolutionnaire, il avait les intérêts de la Russie à coeur, mais il a succombé à la pression allemande, prétend le même M. Mapp.

LA PRODUCTION AGRICOLE

On pourrait augmenter dans des proportions considérables la production agricole en Canada, si les hommes d'affaires des villes voulaient s'occuper plus activement de la question. Un groupe d'hommes d'affaires de Montréal a inauguré un système nouveau qui aura sans contredit les meilleurs résultats. Il s'agit de la culture de terres, laissées jusqu'ici inactives.

Le système est du reste facile. Un club d'hommes d'affaires se forme; chacun souscrit une somme suffisante pour former un fonds de disons $10,000. On achète un tracteur mécanique qui coûte environ $1,000. On s'assure d'une terre d'une dimension considérable, puis on choisit un homme d'expérience pour administrer le travail nécessaire sur cette terre et pour se procurer la main-d'oeuvre voulue. La culture se fait alors comme sur une ferme ordinaire, mais sur une plus grande échelle et sur une base d'affaires mieux établie. On comprendra facilement que si le travail est bien administré, il ne pourra manquer de donner des résultats encourageants.

L'idée de ce genre de culture a pris son origine à Montréal, et tant que le Canada est concerné; elle s'est communiquée à la province d'Ontario, puis il n'y a nul doute qu'elle fera son chemin dans les différentes provinces de ce pays.

RARETE DES VIVRES EN ITALIE

Le Dr James W. Robertson, qui a fait récemment une tournée en Angleterre, en France et en Italie, pour le gouvernement canadien et la Commission des Vivres du Canada, rapporte que la situation alimentaire en Italie est des plus graves. Bien que cette situation se soit quelque peu améliorée, à cause de l'excellence de la récente récolte des fruits et des légumes, cette situation ne s'est pas améliorée au point de vue de la rareté de certains produits. Ce qui manque surtout en ce moment, dit le Dr Robertson, c'est la viande, le lait, le beurre et le fromage.

COTE DU GRAIN

Cote fournié par le Comptoir Agricole

MARDI SOIR, 29 OCTOBRE

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .86
No 3 C. W.	.83
Fourrage, Extra No 1	.83
Fourrage 1	.81
Fourrage 2	.78
ORGE	
No 3 C. W.	$1.07
No 4 C. W.	1.02
Fourrage	.97¾
Rejeté	.96¾
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$3.48
No 2 C. W.	3.45
SEIGLE	
C. W.	$1.60

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.00 à $13.00
Bons	$11.00 à $12.00
"Feeders".—	
De choix	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$5.50 à $6.00
"Oxen".—	
Excellents	$8.50 à $9.00
Bons	$6.75 à $7.25
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$8.00 à $8.50
Bonnes	$6.50 à $7.50
"Canners"	$4.50 à $5.00
Laitières et "Springers", Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$8.50 à $9.00
De choix, 'Stockers'	$6.50 à $7.50
Bonnes	$6.00 à $7.00
Cochons.—	
Choix	$18.00
Lourds	$12.00 à $13.00
Truies	$11.00 à $12.00
"Stags"	$7.00 à $9.00
Moutons.—	
Agneaux	$13.00 à $14.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais	$ .39
Beurre.—	
Crêmerie	$ .42
De ferme	.33
Viandes.—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon, Flanc	.42
Patates—	
Le boisseau	$ .75 à $ .80
Volailles—	
Poulet	$ .35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.50

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant: Au char.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.42½
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.48
Five Roses. 4 sacs de 24 livres	5.58
Purity. Sac de 98 livres	5.42½
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.48
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.58
Royal Household. Sac de 98 liv.	5.42½
Royal Household. 2 de 49 liv.	5.48
Royal Household. 4 de 24 liv.	5.58

Allimentation—

(Prix des meuneries)

	Son	Gru
Avoine. La tonne		$58.00
Seigle. Le sac		$5.50
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.80	$35.80

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra ..... $9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26.00
"Timothy" No 2	$25.00
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$23.00
Upland No 2	$22.00
Midland No 2	$20.00
Paille	$ 8.00

LA GUERRE

UNE AUTRE OFFENSIVE ALLIEE EST COMMENCEE

Londres, 23. — Les Anglais ont lancé une nouvelle offensive, de bonne heure aujourd'hui, entre Le Cateau et Solesmes, au sud de Valenciennes, d'après une dépêche du maréchal Haig.

• • •

Bataille acharnée dans Valenciennes

Des armées alliées en France, 23. — De bonne heure aujourd'hui, les troupes anglaises pénétraient en combattant dans le centre de la ville de Valenciennes.

Elles avaient à supporter un terrible bombardement des mitrailleuses placées sur la rive de l'est du canal de la Scheldt qui passe dans la ville.

• • •

Capture de la ville de Brieulles

Avec l'armée américaine au nord-ouest de Verdun, 23. — La ville de Brieulles, sur la rive ouest de la Meuse, est aux mains des Alliés, après avoir été longtemps défendue avec ténacité par les Allemands.

C'est le dernier point où les Américains aient réussi à percer la digne de défense boche.

Les Allemands ont mis le feu à Brieulles, et les patrouilles américaines ont rapporté de bonne heure aujourd'hui que les Allemands s'étaient retirés de la ville.

• • •

La rive gauche de la Scheldt envahie

Londres, 23. — Les troupes anglaises ont capturé Gruay, à deux milles et demi au nord de Valenciennes, et ont atteint la rive gauche de la Scheldt.

• • •

Avance française au nord de Laon

Paris, 23. — Les troupes françaises ont pris Chalandry et Grandlup, au nord de Laon, d'après le communiqué du Bureau de Guerre d'hier soir.

• • •

Les Anglais dans la banlieue de Valenciennes

Londres, 23. — Les troupes anglaises sont entrées dans la banlieue de Valenciennes, suivant le rapport du maréchal Haig, hier soir.

• • •

Succès des Français et des Tchèques

Paris, 23. — Les Techeco-Slovaques, de concert avec les Français, ont repris le village de Terron, qui était d'abord tombé aux mains de l'ennemi.

• • •

Défense acharnée des Allemands

Londres, 23. — Pendant toute la journée l'ennemi a essayé de maintenir ses positions sur la Lys et sur le canal entre Denyze et la frontière hollandaise.

Plusieurs contre-attaques ont été lancées dans le but de reprendre la tête de pont que nous avions établi hier. L'ennemi a manqué son coup et a subi de lourdes pertes.

• • •

Victoire américaine très contestée

Avec les Américains au nord-ouest de Verdun, 23. — Malgré la grande résistance de l'ennemi les Américains ont pris Bois de Forêt, à l'ouest de Brieulles. Cette lutte pour la prise de Bois de Forêt est une des plus acharnées qu'il y ait eu depuis le commencement de l'offensive Meuse-Argonne. Les Allemands ont défendu cette position avec ténacité parce que l'évacuation de cette place met en danger leurs positions dans le nord.

• • •

La campagne d'hiver sera dure

Avec les armées américaines à l'ouest de Verdun, 23. — Tout indique que les Allemands, s'ils ne sont pas sauvés par la paix, seront pressés cet hiver sur tout le front ouest. Les hivers précédents les Allemands avaient le temps de se reposer et de s'approvisionner de nouveau, mais cet hiver ils n'en auront pas le loisir. Les Américains se préparent à les serrer de près.

• • •

LA RESISTANCE DE L'ENNEMI AUGMENTE

Londres, 24. — La bataille s'est continuée avec acharnement sur tout le front de bataille de Valenciennes, où les Anglais ont attaqué, hier matin, suivant un communiqué officiel d'aujourd'hui.

Les Anglais ont traversé la rivière Ecaillon et ont pris les villages de Neuville, de Salesches et de Beaudignies. Ils ont repoussé une contre-attaque allemande, hier. Ce matin la bataille s'est continuée sur tout le front entre le canal de Sambre-et-Oise et le canal de la Scheldt.

• • •

Les Français traversent le canal Sambre

Paris, 24. — Au sud-ouest de Le Cateau les troupes françaises ont traversé le canal de la Sambre à l'est de Grand Verley, d'après un communiqué officiel publié aujourd'hui.

Les Français ont maintenu leurs gains à l'est du canal en dépit de fortes contre-attaques allemandes.

• • •

Prise de la forêt de Raismes

Londres, 24. — La forêt de Raismes, au nord de Valenciennes, a été prise par les Anglais. Au nord de la forêt, les Anglais ont capturé le village de Thiers, d'Hurtevive et de Thun.

Au sud de Mont Cornet, plus à l'est, les Français ont augmenté leurs gains au nord de Nizy-le-Comte. Le long de la Serre, il y eut des batailles acharnées au nord de Mesbrecourt.

• • •

Les Allemands inondent le pays

New-York, 24. — Autour de Valenciennes les Allemands ont inondé le pays en perçant les bords du canal Scheldt. On dit que les terres basses à l'est du canal et au nord-est de Valenciennes sont devenues de grands lacs qui arrêteront probablement l'avance alliée pendant quelque temps. Au sud-ouest de Valenciennes c'est la même chose.

• • •

Mons et Maubeuge sont en danger

New-York, 24. — En avant des Anglais se trouvent deux points stratégiques importants: Mons et Maubeuge. On rapporte que les canons lourds des Anglais peuvent atteindre ces deux villes qui sont les deux principaux endroits de concentration et de ravitaillement des Allemands, le long du front des Ardennes. Un chemin de fer passe à travers ces localités assurant la stabilité de la ligne allemande, et si ces villes sont prises, les Allemands se trouveront sérieusement embarrassés.

• • •

Avance anglaise après une terrible lutte

Avec les armées anglaises en France et en Belgique, 24. — La troisième et la quatrième armée anglaise ont eu raison de deux positions fortes allemandes au sud de Valenciennes. Ils ont gagné du terrain sur une profondeur de plus de cinq mille verges sur un front étendu. Ils ont pris plusieurs villages importants et plusieurs milliers de prisonniers, avec plusieurs canons et ont percé les positions allemandes à l'endroit le plus important de la ligne allemande. La bataille a été acharnée, les Allemands ont tenu jusqu'à la dernière limite.

L'avance continue et les Allemands sont en danger au sud et au nord de leurs ligne de front.

• • •

La défene allemande augmente

New-York, 24. — A l'est de Le Cateau, les Anglais et les Américains essaient de brise la ligne allemande, mais ils avancent très lentement.

Dans le secteur d'Oise-Serre, les Français et les Américains semblent être arrêtés par les Allemands. De ce secteur à la forêt de l'Argonne il n'y a pas eu de changement depuis hier.

• • •

Bataille dans les rues de Valenciennes

New-York, 23. — Les Anglais se battent dans les rues de Valenciennes. Ils y sont entrés par le côté ouest. Ils ne semblent pas avoir fait beaucoup de progrès en face de la forte résistance de l'ennemi.

• • •

Des victoires près de Le Cateau

Londres, 23. — Sur tout le front tenu par les Anglais les soldats du Maréchal Haig ont gagné plus de terrain dans la région sud de Le Cateau à la rivière Scheldt, suivant un communiqué officiel d'hier soir. A quelques endroits les positions des ennemis, sur une profondeur de plus de trois milles, ont été prises, avec de nombreux villages et plusieurs milliers de prisonniers, et un grand nombre de canons.

• • •

L'évacuation de Gand se continue

Amsterdam, 24. — L'évacuation de Gand se poursuit rapidement, d'après une dépêche de Sasvon Gent au "Telegraff". Les derniers bateaux dans Gand ont été conduits en hâte vers Salzaete, près de la frontière hollandaise, au sud de Sasvon Gent, ajoute la dépêche.

• • •

LES ITALIENS ONT DECLANCHE UNE NOUVELLE OFFENSIVE

Londres, 25. — Les troupes italiennes ont commencé une offensive entre la Piave et la Brenta. Dans le secteur du Mont Agrippa, elles ont traversé l'Ornie et capturé Monte Solarole, une partie de Monte Prassolan et de Monte Portica.

Sur la Piave elles ont capturé les îles de Grave Pattadapoli et de Maggiore. La température est inclémente.

Les troupes françaises avançant au nord de l'Oise et de la Peron, ont pénétré dans le village de Villers-le-Sec et entouré le village de La Ferté, au nord-est de Villers. Les Français ont aussi fait une avance plus à l'est de la Serre et de la Souche.

• • •

Deux attaques allemandes repoussées

Paris, 25. — Dans la région de Longchampits, où les Français sont à l'est du canal de la Sambre, deux attaques allemandes ont été repoussées. Sur le front de la Serre et à l'est, les Français ont repris leur avance contre l'ennemi.

• • •

Prise d'Ambly et de Fleury

Paris, 25. — Sur le front de l'Aisne, à l'est de Rethel, les troupes françaises ont capturé les villages d'Ambly et de Fleury, et ont pris 100 prisonniers, d'après des nouvelles du bureau de la guerre.

• • •

Une autre bataille aujourd'hui

Londres, 25. — Selon un communiqué officiel, les Anglais ont attaqué et pris le village de Vengies-sur-Ecaillon et ont fait des progrès sur les hauteurs à l'est de ce village, hier après-midi. Une contre-attaque dans ce voisinage a été repoussée avec succès. La bataille a recommencé dans ce secteur, de bonne heure, ce matin.

A la fin du combat, hier, les Anglais eurent raison de la résistance de l'ennemi à Maing, et le village est resté entre nos mains.

Sur tout le reste du front de bataille les troupes anglaises ont gagné du terrain à différents endroits.

• • •

Manoeuvres difficiles en Belgique

New-York, 25. — Le front de Belgique est assez calme. Les Alliés peuvent difficilement transporter leur artillerie, car le pays est sillonné de canaux et de ruisseaux, et les ponts sont détruits et les routes minées, ici et là.

Les Alliés sont encore sur la rive droite de la rivière Scheldt et près du canal Eecloo-Zeebrugge.

• • •

Les Français ont traversé l'Oise

New-York, 25. — Les Français ont avancé à trois endroits. De l'autre côté de Longchamps, ils ont traversé le canal de l'Oise, barrière qui les arrêtaient depuis plusieurs jours, et plus au sud, ils sont parvenus près d'Origny-St-Benoit.

• • •

Autre retraite boche imminente

New-York, 25. — Les Anglais et les Américains continuent leurs attaques contre la ligne allemande au sud de Valenciennes, et il semble probable que l'ennemi sera forcé de commencer une nouvelle retraite vers l'est.

• • •

Avance américaine sur Vervins

Avec les Américains en France, 25. — Les Américains dirigent leur artillerie contre les stations de chemin de fer de la région de Vervins et aussi dans le voisinage de Rozoy.

• • •

Violente bataille près de la Meuse

Paris, 25. — La bataille sur le front américain, des deux côtés de la Meuse, est très violente. Les Allemands semblent faire un effort désespéré pour tenir leurs positions dans le secteur de Verdun. D'après des informations reçues, on croit qu'ils ne pourront pas résister plus longtemps dans leurs présentes positions.

• • •

Victoire serbe près de Morava

Londres, 25. — Les Serbes ont défait les armées ennemies dans la vallée de la rivière Morava, d'après une dépêche officielle de la Serbie, et les ennemis retraitent en désordre.

• • •

Entre l'Argonne et la Meuse

New-York, 25. — Les Américains, qui essaient de percer la ligne Kriehild, entre la forêt de l'Argonne et la rivière Meuse, ont fait des avances, particulièrement à l'ouest de ce secteur.

• • •

Une poussée alliée vers l'Autriche

New-York, 25. — Les Français et les Serbes sur le front de Serbie, continuent leur avance vers la frontière autrichienne. Vienne admet que les troupes autrichiennes se sont retirées au village de Jagodina, qui se trouve au sud-est de Belgrade et à environ quarante milles de la frontière austro-serbe, entre l'Autriche et la Serbie.

• • •

Au nord de la ligne

Avec les Alliés en France et en Belgique, 25. — Sur le plateau au sud de Valenciennes, la bataille fait rage, mais les Anglais ont peu à peu eu raison des ennemis.

D'après les derniers rapports, les Anglais tiennent la ligne de Lefaux à Robersart, à Englefontaine, à Ghissignies et à Beaudignie, où ils sont à un mille et demie de Le Quesnoy. Ils sont aussi parvenus à l'est de Ruesnes, à Sommaing et à Monchaux. Les Anglais ont pris Monchaux, après une sanglante bataille.

• • •

Avance des Français

Paris, 26. — Entre Soissons et Château Porcien, les Français ont avancé sur un front de quatre milles et sur une profondeur de deux milles à travers les positions prises par les Allemands depuis 1917.

Au front de la Serre, au sud-ouest de Marie, les Français ont capturé le village de Mortiers, après un violent combat. Entre l'Oise et la Serre, les troupes françaises maintiennent leur contact avec l'ennemi.

La bataille fait rage maintenant entre Valenciennes et la Meuse. Les Allemands se défendent bien, mais les Alliés réussissent à repousser l'ennemi sur la ligne de la Meuse.

• • •

Division des armées autrichiennes

New-York, 26. — L'attention de tous les pays est maintenant concentrée sur le front italien où le général Diaz semble avoir commencé de grandes opérations. La bataille a surtout commencée jeudi. On rapporte qu'hier, les Italiens, les Anglais et les Français ont gagné du terrain entre les rivières Brenta et Piave. Si les Alliés sont victorieux, les armées autrichiennes, près de la mer et dans les montagnes, seront divisées.

• • •

Quesnoy

New-York, 26. — Les Anglais continuent leurs avances au sud de Valenciennes, ils sont dans la banlieue de Le Quesnoy.

Au nord-est de Valenciennes les Anglais et les Français se dirigent vers la Scheldt.

• • •

Les Américains ont pris la côte 360

New-York, 26. — Au sud-est de Dauvilliers, dans le secteur de la Meuse, les Américains ont pris la Côte 360, plateau qui est un point d'observation important.

• • •

Succès des Alliés en Belgique

Londres, 26. — D'après un communiqué officiel issu ce soir au ministère de la guerre, les opérations continuent à se développer favorablement en Belgique, et les Français ont pris Zulte, en dépit de la résistance désespérée de l'ennemi, pendant que les Anglais occupent les villages de Ingoyheim et de Ogteghem et avancent vers la rivière Scheldt.

• • •

L'artillerie allemande succombe

Dans les Flandres, 26. — Les Français, de concert avec la Seconde armée anglaise, ont eu raison de la forte artillerie allemande et ont capturé Moen dans les Flandres. Les Français gagnent du terrain sur la droite de l'armée anglaise.

• • •

9,000 Boches et 150 canons capturés

Londres, 26. — Les Anglais ont fait 9,000 prisonniers allemands et ont pris 150 canons dans leurs attaques contre les Allemands, suivant un rapport du maréchal Haig.

Au sud de Valenciennes les Anglais ont atteint toute la ligne de chemin de fer entre Le Quesnoy et Maing.

• • •

Ils vont perdre Valenciennes

Avec l'armée anglaise en France, 26. — Les avances d'hier mettent les Allemands en danger de perdre Valenciennes. Cette dernière ville est actuellement entourée. Si les Anglais continuent leur avance telle que commencée depuis trois jours, les ennemis devront évacuer la ville bientôt.

• • •

Prise de Querenaing et Sepermis

Avec l'armée anglaise en France, 26. — Au nord de Valenciennes, les Anglais ont pris Odomez. L'armée du général Horne gagne du terrain, à cet endroit.

Au sud de Valenciennes, les Anglais ont pris Querenaing et Sepermis, et ils ont fait une avance de plus de deux milles.

• • •

Les Français ont avancé partout

Paris, 26. — Les Français ont avancé leur ligne sur tous les points, en dépit de la résistance acharnée de l'ennemi. Ils ont capturé plus de 2,000 prisonniers ainsi que des canons et des mitrailleuses, d'après un communiqué officiel du bureau de la guerre.

LA REPUBLIQUE DE MORESNET EST-ELLE EN GUERRE?

A l'occasion du quatrième anniversaire de la guerre, notre confrère **Excelsior** publiait un tableau montrant la situation des différents pays du globe. Ce tableau, fort bien documenté, était cependant incomplet, puisqu'il ne mentionnait pas si la république de Moresnet était belligérante ou neutre.

Car Moresnet est en effet un petit Etat indépendant de 3,500 habitants qui est enclavé entre Verviers et Aix-la-Chapelle.

Après avoir appartenu à l'Autriche, Moresnet devait être annexé à la France, mais des contestations surgirent entre Napoléon Ier et le gouvernement prussien. Après la chute de l'Empire, on continua à se disputer la possession de ce petit coin de territoire. Mais, comme toute solution fut impossible, Moresnet fut déclaré neutre, et le 1er août 1914, lorsque la guerre éclata, cette situation provisoire durait toujours.

A Moresnet, tout était mixte. Le bourgmestre de la capitale, Altenberg, était alternativement belge et prussien, et il en était de même du chef de gare. Les deux langues, le français et l'allemand, étaient sur le pied d'absolue égalité.

Mais maintenant on ne sait si Moresnet a dû suivre l'exemple de la principauté de Lichtenstein et se ranger aux côtés des puissances centrales, ou bien la petite République doit-elle subir la loi de l'envahisseur jusqu'au jour où le Congrès de la Paix lui rendra son indépendance?

AUGMENTONS LA CULTURE

Le rendement du blé pendant l'année 1918 a été un désappointement, en dépit du fait qu'on avait augmenté dans des proportions considérables le nombre d'acres qui ont été mis en culture. Il est donc de la plus haute importance de redoubler d'efforts pour les récoltes de 1919. Des nouvelles de la guerre sont pour nous encourageantes, mais il ne faut pas pour cela ralentir nos efforts pour assurer des récoltes de plus en plus considérables pour l'année prochaine. Ce sera là également la ligne de conduite qui sera suivie aux Etats-Unis.

TRAVAIL FEMININ SUR LES FERMES

On calcule qu'environ 270,000 femmes travaillent en ce moment sur des fermes en Angleterre. En France, les femmes travaillant sur les fermes sont encore en plus grand nombre qu'en Angleterre.

A NOS ABONNÉS

Le Contrôleur du Papier est sur le point d'ordonner la suppression des abonnements impayés

Au cours d'une audience publique qu'il tint la semaine dernière, relativement à la question de la conservation du papier, le Contrôleur canadien du papier laissa entendre que des règlements étaient sur le point d'être établis, dont celui-ci:

> **Les éditeurs de journaux devront cesser d'envoyer leurs journaux aux abonnés qui devront trois mois d'arrérages dans le paiement de leur abonnement, à moins que celui-ci ne soit renouvelé d'une façon définie et que tous les montants dus arriérés ne soient complètement payés.**

La raison de ce règlement du Contrôleur du Papier c'est que certains éditeurs ont coutume d'envoyer leurs journaux jusqu'à ce qu'ils aient reçu avis formel d'en discontinuer l'envoi; en pratique, cela a souvent pour résultat que rien n'est perçu pour les abonnements en souffrance, ce qui équivaut virtuellement à un gaspillage de papier. C'est pour empêcher ce gaspillage que l'on a décidé de faire ce nouveau règlement.

La fabrication du papier nécessite de la main-d'oeuvre, du bois, du charbon, des produits chimiques et du transport; et chaque tonne de papier économisé donne une économie proportionnelle de main-d'oeuvre, de matières premières, de produits chimiques, de combustible et des transports disponibles pour les besoins urgents de la guerre. A cause de tout cela le gouvernement insiste pour que l'on économise effectivement le papier, et il veut que ceux-là seuls reçoivent les périodiques qui les auront payés.

Vu ces règlements, la **Liberté** n'aura pas à choisir la ligne de conduite qu'elle devra suivre à l'égard des abonnés qui seront plus de trois mois en retard dans le paiement de leur abonnement. Elle interrompra celui-ci forcément.

Il vous faut la **Liberté** et nous ne désirons pas mieux que de continuer à vous l'envoyer. Ainsi donc, si votre abonnement est échu, nous vous prions de le payer sans retard, afin d'éviter que nous soyons obligés de vous en discontinuer l'envoi.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A vendre.—Un tracteur de 18x35 H. P. à gasoline et à l'huile, ainsi qu'un moulin à battre et une charrue à 6 oreilles pour chaumé, et 6 oreilles à casser avec 12 pointes extras. Prix: $2,500. S'adresser à **M. Jos.-A. Cormier, La Salle, Man.**

Institutrice demandée pour l'école Thibert, No 1740. Devra pouvoir enseigner l'anglais et le français, et avoir un permis d'enseignement ou un brevet de deuxième classe. Pour plus de renseignements, s'adresser à **Jos. Patenaude, Thibert S. D., Guynemer, Man.**

SAINT-BONIFACE

Le docteur Laurendeau vient de reprendre sa pratique de la médecine, interrompue par un séjour d'études de six mois à New-York. Il y a suivi des cours de chirurgie, de gynecologie. De plus il a rapporté de New-York un serum que l'on assure être très effectif contre la grippe espagnole.

Décès

MM. J.-A. et Charles Desjardins ont eu la douleur de perdre leur mère, Mme Antoine Desjardins, rue Saint-Laurent, Montréal. Mme Desjardins a succombé à la grippe espagnole. Une de ses filles, Mlle Claire Desjardins, est aussi dangereusement malade de la grippe espagnole.

Survivent à Mme Desjardins ses deux fils de Saint-Boniface, Mlle Claire, malade, autrefois de Saint-Boniface, Mmes Arthur Boismenu et P.-U. Picard.

La **Liberté** offre ses plus sincères condoléances à la famille Desjardins si douloureusement éprouvée.

Mariages

Lundi matin avait lieu en la cathédrale le mariage de M. Adrien Gauthier, fils de M. Gauthier, rue Desmeurons, à Mlle Corinne Lévêque, fille de M. J.-B. Lévêque.

Mardi avait lieu le mariage de M. Robitaille à Mlle Ouellette, tous deux de cette ville.

Choses municipales

L'assemblée du conseil de ville n'a pas eu lieu lundi soir, l'hôtel-de-ville ayant été fermée par ordre de l'officier de santé, à cause de l'influenza qui s'est déclarée dans une couple de bureaux.

* * *

On dit que, dans les différents quartiers de la ville il y aura chaude lutte entre les divers candidats à l'échevinage et à la commission des écoles.

Sortent de charge les échevins suivants: Quartier 1, J.-A. Marion; Quartier 2, T. Pelletier; Quartier 3, A. Auvin; Quartier 4, W.-H. Leck; Quartier 5, John Gault.

Commission scolaire: Quartier 1, S.-J. Dussault; Quartier 2, J.-A. Chabot; Quartier 3, Dr Laurendeau; Quartier 4, J. Magee; Quartier 5, C.-D. Carson.

* * *

Il est question, dit-on, de renvoyer les nominations du greffier et du trésorier à la nouvelle année.

* * *

Un bon Samaritain. "Mon voisin, M. A. J. Streese, était tellement malade par l'asthme, qu'il ne pouvait ni travailler, ni manger," écrit M. Jean Chennaux, de Rosemount, Minn. "Je lui donnai une bouteille de Novoro du Dr Pierre. Il offrit de me le payer, mais je lui dis que tout ce que je désirais, c'était de le voir guéri. Il se sent très bien maintenant et il fortifie." Ce fameux remède herbeux n'est pas vendu par les droguistes, mais est fourni au public directement. Si vous êtes intéressé, écrivez pour de plus amples informations au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

FEU M. DAVID DUSSEAULT

M. David Dusseault, un vieux pionnier du Manitoba, est décédé lundi, à s arésidence, 87 rue La Vérendrye. Il était âgé de 68 ans. Les funérailles ont eu lieu ce matin. M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale, officia à la résidence même du défunt, vu la fermeture des églises.

Survivent à M. Dusseault: MM. S.-J. Dusseault, de la compagnie Cusson, J.-C. Dusseault, trésorier intérimaire de la ville de Saint-Boniface, la révérende soeur Gélinas, de l'hôpital de Saint-Boniface, Mme Joseph Gauthier, 470 rue DesMeurons, M. Rémi Dusseault et Mlle Blanche Dusseault, 87 rue LaVérendrye, Mlle Joséphine Dusseault, en probation au Couvent des Soeurs de Jésus et Marie, Montréal.

M. Dusseault était né à Yamachiche, Québec.

A la famille Dusseault si péniblement éprouvée par la mort de son chef, la **Liberté** offre ses plus sincères sympathies.

SACRE-COEUR

Albert-Joseph-Elie Beaudry, demeurant à 1442 rue Alexander, ancien élève de l'école du Sacré-Coeur, est décédé à l'âge de 21 ans de la grippe espagnole. Les funérailles ont eu lieu mardi à deux heures, au cimetière Sainte-Marie. Le matin, il y a eu une messe de requiem chantée au couvent du Sacré-Coeur, pour le repos de son âme. Son service funèbre sera chanté à la réouverture de l'église.

* * *

On recommande aux prières M. Hector Dion, gravement atteint de l'influenza.

* * *

Tous les dimanches, à 8 heures, une grand'messe privée est chantée au couvent du Sacré-Coeur, aux intentions des paroissiens.

* * *

Tous les jours du mois de novembre, il y aura une grand'messe privée pour les défunts chantée aussi au couvent, aux intentions des paroissiens. Le grand service du jour des morts est remis indéfiniment à un jour où les paroissiens pourront venir faire la sainte communion.

Les paroissiens qui désirent avoir part à toutes ces messes qui seront chantées, pourront faire parvenir leur offrande au presbytère, ou encore les déposer dans le trone des âmes.

* * *

Les premiers dimanches de la réouverture des églises, une collecte spéciale sera faite pour remplacer la rente des bancs et les quêtes des dimanches où il n'y a pas eu de messe.

* * *

Au premier dimanche convenable, on fera aussi une quête spéciale pour remplacer la quête de l'école du mois d'octobre.

On sait à l'avance que la foi généreuse des paroissiens du Sacré-Coeur saura vite combler les pertes que la paroisse a subies durant l'épidémie.

* * *

La date du bazar est remise indéfiniment.

* * *

Confessions, jeudi après-midi et jeudi soir.

Vendredi, le 1er vendredi du mois, on distribuera la sainte communion à 7 heures, à 8 heures et à 8 h. 30.